DISCOURS DE MARIUS, PLÉBÉIEN ET CONSUL;

TRADUIT en vers françois du latin de Salluste.

Par L'INGÉNU, soldat dans le régiment de Navarre.

Contemptor animus & superbia commune nobilitatis malum. SALLUS.

L'orgueil & le mépris sont des fruits de Noblesse.
Un tel ordre de gens est un Ordre qui blesse.

1789.

AUX MANES

DE CHEVERT,

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI.

C'est à toi, Chevert, que j'offre le Discours de Marius ; du moins c'est à tes Manes. C'est sur ton tombeau qu'on devroit le lire, la Noblesse assemblée ; & c'est là qu'elle devroit jurer de ne jamais nuire à ceux qui, comme toi, méritent le bâton de Maréchal de France. Pourquoi ne te l'a-t-on pas donné ? L'as-tu eu au lit de la mort, comme on le dit (1)*? Si j'en crois* ton Epitaphe

(1) Si nous en croyons aussi M. le Marquis *de Ximenès*, plus noble par l'épitaphe en vers qu'il a faite pour ce

françoise, *c'est un conte, car elle n'eût pas manqué sans doute d'en faire mention; quoiqu'il suffise à un homme tel que toi d'être un jour connu dans l'Histoire, & d'y paroître assez grand pour n'en avoir jamais fait le plus petit reproche secret à Louis XV. Mais comment se fait-il qu'il ait donné à Buffon le titre de Comte, & qu'il ne t'ait promu qu'au grade de Lieutenant général? Il est vrai que tu étois déjà mort depuis long-temps, quand il le fit Comte; & il faut croire que ce Roi, voulant s'acquit-*

---

brave homme, que par le titre de *Marquis & de Haut & Puissant Seigneur* qui sera peut-être sur son billet d'enterrement, quand il ne sera pas plus *haut* que sa fosse, ni plus *puissant* qu'un ver, il n'a été, ni vivant ni mourant, Maréchal de France.

Voici cette belle Epitaphe.

Chevert, dont le soldat garde encor la mémoire,
Avec eux, soixante ans, partagea ses lauriers.
Il manquoit à ses mains le sceptre des guerriers,
Il ne manque rien à sa gloire.

ter avec nous de cet oubli envers toi, crut pouvoir nous témoigner son repentir, en décorant notre immortel Historien de la Nature de ce titre qui plaît tant aux Nobles, & que sa philosophie apparemment reçut, comme tous les présens qui viennent des Rois, avec respect & avec reconnoissance. Le sentiment de son propre mérite dut lui rendre cher celui de Louis XV. Mais quand il n'auroit pas été Monsieur le Comte de Buffon, *il eût toujours été* Buffon ; *& ce nom, qui restera tout seul à la postérité, l'élevera toujours au dessus de tous les rangs, au dessus de tous les titres. Catinat ne voulut pas du cordon bleu ; en vaudroit-il mieux aujourd'hui, & seroit-il plus que* Catinat, *s'il l'eût accepté ? N'a-t-il pas trouvé un Panégyriste, sans cela, dans le même homme qui a exposé à nos yeux sur la Scène, avec tant de succès,* Coriolan & Warwick. *Que son fils ne s'enorgueillisse donc pas d'un pareil honneur ; qu'il soit digne de la Philosophie*

qui animoit ſon père, en ſe perſuadant qu'il vaut mieux être fils du Pline François, que fils de Comte. Ah! Chevert, le temps viendra-t-il que tout cet orgueil de naiſſance ne ſera plus que ridicule? Il tombe aujourd'hui paſſablement dans le décri; mais ce n'eſt pas encore aſſez, il faut qu'il diſparoiſſe avec la féodalité, & que M. du Val, *ou M.* du Mont *aime autant ce nom-là qu'un autre.*

L'INGÉNU.

AU LECTEUR.

JE dois l'idée de ce Discours au hasard qui me rendit témoin d'une conversation de deux personnes qui s'en entretenoient. Il paroissoit que l'une y avoit indiqué à l'autre plusieurs traits frappans pour le temps où nous sommes, & que celle-ci en convenoit. Mais ce qui m'invita sur-tout à le lire, quand je fus de retour chez moi, ce fut la difficulté de le traduire, que je lui avois entendu dire qu'elle auroit, s'il étoit question de le faire. Je vis qu'en effet cela ne laissoit pas que d'avoir ses difficultés ; j'entrepris de le traduire, & je ne trouvai que de la foiblesse, à la place de la grande énergie que j'attendois. Je m'imaginai que c'étoit peut-être notre prose qui y étoit insuffisante ; & je me mis à le traduire en vers.

Marius est ce personnage illustre qu'un jeune Peintre, qui vient de mourir à Rome dans le plus bel âge de sa vie, envoya à sa mère, il y a deux ou trois ans, & que tout le monde alla admirer chez cette mère, trop heureuse alors, puisque le Ciel devoit l'affliger par la

mort de ce même fils qui lui étoit resté seul pour la consoler d'une perte qui ne lui avoit pas été moins sensible, celle de sa fille.

Pour conduire le lecteur jusqu'au moment où Marius prononça ce Discours, je vais me permettre de lui raconter ici légèrement, d'après Salluste, quelques faits qu'il pourroit désirer, s'il n'avoit pas dans sa mémoire, ou sous ses mains, l'Histoire de Jugurtha qui est parvenue jusqu'à nous.

Pour peu qu'on ait quelque teinture de l'Histoire Romaine, on doit savoir qu'environ ce temps-là, Rome n'étoit plus ce qu'elle avoit été, & que l'argent y faisoit tout. Je laisserai donc tout ce qui précède, pour dire tout d'un coup qu'Adherbal, à qui Jugurtha avoit tout ravi, ne put y obtenir de secours qu'avec beaucoup de peine. L'or de Jugurtha, le plus artificieux & le plus ambitieux des Rois, y avoit tout corrompu en sa faveur.

Tout le monde sait qu'Adherbal étoit frère de Jugurtha; Micipsa en effet l'avoit adopté. Il avoit cru par ce bienfait l'engager à aimer ses frères; mais il s'étoit trompé. On voit dans Salluste, que ce Prince, qui avoit été envoyé au secours des Romains, dans l'espérance que son courage le porteroit à quelque action éclatante & dangereuse, dans laquelle il périroit,

revint au contraire couvert de gloire, & chargé des lettres de Scipion qui le combloit d'éloges, & qui félicitoit Micipſa d'avoir un pareil neveu. C'eſt là qu'il apprit à connoître les Romains, & que ceux-ci éveillèrent ou encouragèrent, pour la première fois, ſon ambition, flattés par ſes extrêmes libéralités, & ſéduits par les grands talens militaires qu'il développa à leur ſervice; mais ce fut auſſi là qu'il reçut de Scipion des conſeils qu'il oublia, & dont il ne tint pas plus compte par la ſuite, que de ceux de ſon oncle, qui avoit cru à la fin plus prudent de le traiter comme un fils, que de s'en défaire; car il avoit été quelque temps dans cette intention, en conſidérant l'âge plus avancé de Jugurtha par rapport à ſes fils, & tant d'autres avantages dont il pouvoit abuſer, quoiqu'il l'eût élevé, à la mort de ſon frère, avec beaucoup de tendreſſe, ſans prendre garde à ſa naiſſance; ce que n'avoit pas fait Maſſiniſſa, ſon grand-père. En mourant, il ne lui avoit laiſſé aucun rang, parce qu'il étoit né d'une concubine. Cette différence de naiſſance ayant été la cauſe du mépris que fit éclater Hiempſal à la mort de Micipſa (Hiempſal, comme on le ſait encore, étoit frère d'Adherbal), elle fut auſſi la cauſe de ſon aſſaſſinat. Jugurtha l'ayant ſurpris par

trahiſon & pendant la nuit, ſes ſoldats lui coupèrent inhumainement la tête dans la ville de Thirmida.

Il étoit naturel qu'Adherbal vengeât la mort de ce Prince trop fier & trop imprudent. Mais il lui en coûta la perte de ſon royaume, & il fut réduit à implorer, comme allié, le ſecours des Romains. Jugurtha, de ſon côté, envoya des Ambaſſadeurs qui eurent pour eux le Sénat. Leur or & leurs préſens devoient l'emporter ſur un Prince malheureux qui n'avoit rien pour corrompre ; de ſorte qu'il fut réſolu de partager entre eux la Numidie, & d'envoyer pour ce partage dix Commiſſaires, à la tête deſquels on mit L. Opimius, perſonnage conſulaire, & dont le crédit étoit immenſe, pour avoir, dit Salluſte, fait périr, étant Conſul, Caius Gracchus & M. Fulvius, & avoir pouſſé juſqu'à la cruauté la victoire de la Nobleſſe ſur le Peuple.

L. Opimius ne fut pas du petit nombre de ceux à qui l'honneur fut plus cher que l'argent. Le partage qui avoit été arrêté dans le Sénat, fut fait de manière qu'Adherbal eut la portion de la Numidie la plus apparente, mais en effet la plus mauvaiſe.

Après le départ des Commiſſaires, Jugurtha, convaincu de ce qu'il ſavoit déjà, qu'il feroit tout dans Rome avec de l'argent, tomba

fur le royaume d'Adherbal, mit le fiége devant Cirta, & força ce Prince à écrire au Sénat l'extrême danger où il étoit. Il avoit choisi, pour porter fa lettre, deux des plus braves qui s'étoient jetés avec lui dans cette ville.

Cette lettre étant parvenue à Rome par l'adreffe & le courage de ceux-ci, quelques Sénateurs furent d'avis qu'il falloit envoyer une armée en Afrique, pour fecourir, le plutôt poffible, Adherbal. Mais les partifans de Jugurtha eurent encore tout le crédit néceffaire pour empêcher ce décret. C'eft à ce fujet que Sallufte fait cette réflexion : *ità bonum publicum ut in plerifque negotiis folet, gratiâ privatâ devictum* ; ainfi le bien public, comme il arrive dans prefque toutes les affaires, fut facrifié à des intérêts particuliers.

Sans le Tribun Caius Memmius, le Sénat n'eût pas vengé la mort d'Adherbal que Jugurtha fit périr dans des tourmens affreux. Ce Tribun n'étoit pas ami de la Nobleffe. Et comment auroit-il pu l'être ? Elle protégeoit Jugurtha, l'affaffin de fes frères, parce qu'il la payoit. La crainte du Peuple fit donc ordonner au Sénat qu'on leveroit une armée contre ce Roi, & que les nouveaux Confuls auroient pour provinces la Numidie & l'Italie. L. Bef-

tia Calpurnius eut la première, & P. Scipion Nafica, la feçonde.

Mais Calpurnius étoit avare. Auffi aima-t-il mieux s'enrichir avec un Roi, tel que Jugurtha, qui favorifoit fi bien cette paffion, quand elle pouvoit fervir à fes vues, que de fe couvrir de gloire en terminant bientôt une guerre qu'il avoit commencée d'abord avec fuccès. Il avoit pour Lieutenant Scaurus, il l'eut auffi pour complice. M. Æmilius Scaurus, qui avoit été Prince du Sénat, ne put réfifter aux offres du Roi Numide, tant ce Roi favoit les proportionner à la grandeur du perfonnage, & à fa réfiftance! tant les Romains étoient véritablement alors les mêmes hommes intéreffés que nous fommes aujourd'hui!

On traita donc de la paix, au retour de Calpurnius à Rome, pour les Comices. Il étoit vifible que Calpurnius trahiffoit la République; mais il étoit appuyé du crédit de Scaurus, & le Sénat ne favoit que décider.

Memmius, cet ennemi courageux de la Nobleffe, fit alors tout ce qu'on devoit attendre de la force de fes harangues & de fon caractère. Il fut décidé que le Peuple prendroit connoiffance de leur conduite. En conféquence un Plébifcite autorifa le Préteur Caffius, qui

avoit une grande réputation de probité, à partir pour l'Afrique ; & à faire venir avec lui, fous la fauve-garde de la foi publique, Jugurtha dans Rome. Pendant ce temps-là, ce Roi obtenoit tout des fucceffeurs de Beftia : on lui rendoit fes éléphans, on lui rendoit fes transfuges ; fon or & l'avarice des Chefs faifoient à la République tout le mal qu'ils pouvoient faire.

Quand Jugurtha fut arrivé à Rome, le Peuple fut tellement irrité à fa vue, qu'il vouloit qu'on le mît aux fers, ou qu'il révélât fes complices. Mais le même Tribun Memmius, digne par fes mœurs de confeiller le Peuple & de le conduire, ne voulut pas qu'il portât une telle atteinte à la foi publique ; & il l'appaifa. Il favorifa ainfi, malgré lui, dans cet inftant, l'impudence d'un autre Tribun, fon collegue, vendu à Jugurtha, lequel s'étoit chargé de répondre pour ce Prince, qui jetoit toujours l'or à pleines mains dans les occafions difficiles. Auffi Bébius ne fut épouvanté ni des clameurs, ni des regards effrayans de la multitude, quand il fe mit en devoir de le défendre. Toute fon impétuofité, tout ce que la colère d'ailleurs aime à faire, rien ne fut capable de l'arrêter ; car pour le peindre, Sallufte dit : *vicit tamen impudentia.* La fureur de

la multitude eut beau faire, l'impudence de Bébius triompha.

Qui croiroit que dans des circonstances aussi tristes pour Jugurtha, obligé de se défendre de deux meurtres, il oseroit encore en commettre un troisième ? Il y avoit à Rome un Numide, nommé Massiva, petit-fils de Massinissa, à qui le nouveau Consul Spurius Albinus, successeur de Bestia, & qui aimoit mieux la continuation de la guerre que la paix, avoit conseillé de demander pour lui le royaume de Numidie. Jugurtha ne balança pas à éloigner, suivant sa coutume ordinaire, ce nouveau prétendant. Il commanda donc à Bomilcar, son parent & son ami, qui étoit de sa suite dans Rome, d'y découvrir quelque homme perdu qui, pour de l'argent, voulût se charger de ce meurtre. Ce vil Ministre sut le découvrir, & bientôt Jugurtha fut défait de Massiva. Il fut assassiné sous les yeux du Peuple Romain qui étoit déjà si irrité contre lui.

On poursuivit Bomilcar : les poursuites étoient vives ; on alloit oublier le droit des gens, pour ne suivre que l'équité naturelle, lorsque Jugurtha, qui craignoit la condamnation de ce favori, & les terribles suites qu'elle pouvoit avoir dans l'esprit de ses sujets, dont elle auroit pu diminuer l'obéissance, le fit éva-

der de Rome, & partir secretement pour l'Afrique, sans être retenu par cinquante de ses amis qui lui servoient de caution. Lui-même sortit aussi de Rome, bientôt après, par ordre du Sénat. C'est dans ce moment, dit Salluste, qu'il s'écria, après avoir tourné plusieurs fois ses regards sur elle, sans rien dire; *Urbem venalem, & maturè perituram, si emptorem invenerit!* Ville vénale, tu périras bientôt, si tu trouves un acheteur! Que ce peu de mots est propre à faire réfléchir tous les Gouvernemens dans lesquels rien n'auroit de force que l'argent!

Le Consul Spurius Albinus étant parti, comme il le souhaitoit, pour combattre Jugurtha, il devint bientôt suspect. On le soupçonna d'agir d'intelligence avec lui. Il ne fut pas vaincu du moins; mais son frère Aulus, qu'il avoit laissé Commandant de l'armée en qualité de Propéteur, le fut, & son armée passa sous le joug. En vain se pressa-t-il de repartir de Rome où il étoit venu pour les Comices, afin de réparer la honte de son frère, chassé de Numidie, par une des conditions de la paix qu'il avoit faite, & qui n'avoit point été ratifiée; il fut obligé, malgré les nouvelles troupes qu'il amenoit avec lui, de suspendre ses entreprises. Il trouva toute l'armée vendue à

Jugurtha, plongée dans la débauche, & perdue par l'indiscipline.

Enfin on vit arriver Metellus qui venoit d'être fait Consul. Il prit la place du Propréteur, & il fit des merveilles. La joie du Peuple Romain fut dans Rome la même qu'on la voit parmi nous, lorsqu'en temps de guerre, nous avons remporté quelques victoires capables de nous relever de nos défaites ; mais Jugurtha n'en étoit pas moins sur pied. C'est ici qu'on voit paroître Marius ; il étoit le Lieutenant de Metellus ; c'est lui qui le seconda, au combat de Zama, par une ruse qui sembloit devoir réussir. Les habitans de cette ville étoient attentifs à regarder, du haut de leurs murailles, les Numides se battre contre les Romains au pied de leurs remparts assiégés, lorsque Marius fit semblant de se retirer du combat ; mais c'étoit pour les mieux surprendre dans un moment où ils ne sembloient plus que curieux, & peu occupés de leur défense. Il fit donc monter à l'assaut ses soldats ; mais près d'atteindre le haut des murailles, ils furent renversés par une grêle de traits & de pierres, & par tous les feux que les assiégés purent saisir & jeter sur eux pour écarter de la ville un danger auquel ils ne s'attendoient

pas.

pas. Les échelles des Romains se rompirent, & la ville ne fut pas prise.

Tandis que Métellus songe à attirer dans ses pièges un ennemi qui n'étoit formidable le plus souvent que par ses artifices, & qu'il tentoit de le perdre par ce même Bomilcar, son favori & son allié; tandis que Jugurtha, se rendant à ses insinuations, se dépouilloit d'armes, d'hommes, & d'argent, & avoit, pour ainsi dire, arrêté le moment de se livrer au Consul à Tisidium, ce qu'il ne fit pas, quand il eut considéré qu'il valoit encore mieux pour lui recommencer la guerre, comme s'il eût été réservé à Marius de le prendre; cet illustre Lieutenant étoit à Utique, où il faisoit des sacrifices, & l'Aruspice lui présageoit ses hautes destinées.

Il y avoit long-temps qu'il avoit l'ambition d'être Consul. Ces prédictions ouvrirent à l'instant son ame à cette espérance; il avoit tout d'ailleurs pour s'en flatter; il ne lui manquoit que la naissance. Intelligent, rempli de probité, très-savant dans l'art militaire, extrêmement brave, frugal, ennemi des plaisirs & des richesses, & n'estimant que la gloire dont il étoit avide; tel étoit Marius. Il étoit né à Arpinum, où il avoit passé ses premières années dans le service, sans s'occuper jamais ni

de l'éloquence grecque, ni des politeſſes du monde. Lorſqu'il brigua la place de Tribun militaire, tout le monde avoit entendu parler de lui; perſonne ne le connoiſſoit, c'eſt-à-dire, ne l'avoit vu; mais ſa réputation lui fit aiſément obtenir cet honneur. Il paſſa de cet emploi dans tous les autres ſucceſſivement; & dans tous il parut toujours ſupérieur à celui qu'il exerçoit. Il n'avoit pourtant point encore oſé demander le Conſulat, qui ſembloit ne pouvoir point ſortir des mains des Nobles. On eût dit qu'ils euſſent cru le ſouiller, s'ils l'avoient laiſſé paſſer à un homme nouveau, en eût-il été auſſi digne que Marius? Qui eſt-ce qui peut s'empêcher de reconnoître ici les mêmes mœurs que celles qui règnent maintenant parmi nous? Dans la robe & dans l'épée, on ne veut plus que des Nobles. C'eſt pourtant dans le dix-huitième ſiècle, ſiècle de philoſophie & de lumières, qu'on a ſongé plus que jamais à l'excluſion de ce qu'on appelle Roturiers, comme ſi la Nature faiſoit des Roturiers & des Nobles! Toutes ces diſtinctions de la vanité ſont le fruit des richeſſes. Si l'on n'avoit donné la Nobleſſe qu'au mérite, & non à ceux qui peuvent l'acheter, on n'eût pas éprouvé cette injure de la part des riches qui ſe croient Nobles, car on eût été obligé de chercher,

dans le plus grand nombre, c'eſt-à-dire, dans la pépinière des hommes, ceux que le mérite y diſtingue, afin de leur confier les grandes places, parce qu'en effet ces vrais Nobles ſont les ſeuls qui ſoient dignes d'elles.

Marius ne pouvoit quitter l'armée ſans demander congé à Métellus. Comme les Comices approchoient, il lui confia le déſir qu'il avoit de s'y trouver, pour y briguer le Conſulat. Métellus, dont toutes les grandes qualités étoient ternies par l'orgueil, ne voulut pas le laiſſer partir. Il lui repréſenta qu'il n'obtiendroit jamais l'honneur qu'il ambitionnoit; que cet honneur en effet n'étoit jamais accordé qu'à un Noble, & qu'il y avoit de quoi s'étonner qu'il eût ſeulement ſongé à le demander; qu'il falloit ſavoir reſter dans ſa ſphère, & ne pas prétendre à de certains honneurs pour leſquels on n'étoit pas fait. Il joignit à tout cela l'ironie la plus amère, en lui conſeillant d'attendre que ſon fils fût en âge de demander le Conſulat, parce qu'alors ils le demanderoient enſemble. Or on ne pouvoit être Conſul qu'à quarante-trois ans, & ſon fils étoit encore tout jeune. Marius auroit été vieux, & il n'eût ſans doute plus ſongé à devenir Conſul. Telle fut la manière de penſer de Métellus, quand Marius s'ouvrit à lui, & c'eſt pour

nous la peindre que Sallufte fait cette réflexion fi connue : *contemptor animus & fuperbia commune nobilitatis malum.* L'efprit méprifant & l'orgueil font le partage des Nobles.

Depuis ce refus, Métellus & Marius qui auroient dû s'aimer, autant fans doute qu'ils s'eftimoient, ne furent plus que deux rivaux, importuns l'un à l'autre. Marius, qui n'en étoit devenu que plus ambitieux, commençoit à bleffer la vue de Métellus. Ce Général ne le retint plus ; il eut la liberté de partir. A peine arrivé dans Rome, il fe mit fur les rangs pour le Confulat, & il l'eut bientôt obtenu. Ceux qui avoient été prévenus par fes lettres contre Métellus, qu'il avoit accufé de traîner la guerre en longueur, & qui, prenant parti contre la Nobleffe, avoient réfolu de faire Conful un homme nouveau, furent pour lui, & le nommèrent. Les habitans de la campagne & les ouvriers de la ville avoient tous quitté leur travail pour ne s'occuper que du foin de l'efcorter & de lui faire honneur. Le Tribun Manlius Mantinus ayant demandé au Peuple quel Conful il vouloit charger de continuer la guerre contre Jugurtha, il fut nommé fans oppofition.

Métellus, qui avoit appris l'élévation de Marius au Confulat, continuoit néanmoins de preffer

Jugurtha. Il venoit de le vaincre encore une fois ; il l'avoit forcé de se retirer dans la ville de Thala ; il l'y avoit poursuivi, & l'en avoit fait fuir avec ses enfans & une partie de ses trésors. Il avoit pris cette ville, dont les habitans désespérés ne lui avoient laissé que la place, en se brûlant, eux, le palais du Roi, & tout ce qu'il y avoit de précieux. Il avoit contraint Jugurtha d'aller chercher du secours jusques chez les Gétules, Nation barbare, & qui n'avoit jamais eu connoissance du nom Romain. Il ne lui avoit plus laissé de ressources que dans l'alliance du Roi Bocchus ; mais quand il sut que l'honneur de terminer cette guerre lui étoit enlevé, & que Marius alloit en recueillir le fruit, il se ralentit, & passa le temps en négociations. Il perdit de vue l'intérêt de la République, & ne jugea pas à propos de travailler pour un homme sans naissance, qu'il méprisoit.

Marius cependant obtenoit à Rome tout ce qu'il demandoit. Il étoit devenu si fier depuis que la province de Numidie lui avoit été donnée par le Peuple, qu'il tenoit tête par-tout aux Nobles, quand l'occasion s'en présentoit. Au reste, il n'oublioit rien de tout ce qui étoit nécessaire à la guerre, & c'étoient même ses premiers soins; il avoit demandé un supplément aux

légions ; il avoit tiré du fecours des Peuples, des Rois, & des Alliés ; il avoit fait venir du Latium tous ceux dont il connoiffoit la bravoure, foit par lui-même, foit par leur reputation. Il avoit engagé à l'accompagner, les vétérans mêmes dont le temps étoit fini ; mais comme dans tout cela il avoit fallu toutes les circonftances heureufes dans lefquelles il fe trouvoit, & qu'il avoit eu à lutter beaucoup contre les intrigues de la Nobleffe, il fit au Peuple la harangue dont il eft ici queftion.

J'ai déjà dit que j'avois eu recours à la Poéfie pour la traduire, c'eft au Public à prononcer fi j'ai bien fait. Les vers fe retiennent toujours plus aifément que la profe. Quelque énergie que puiffe avoir celle-ci, elle n'en a jamais autant que les vers. Si cette harangue eût été auffi longue que nos Difcours oratoires, il n'y a point de doute que je ne l'euffe point traduite autrement qu'en profe ; mais étant fort courte, je crois qu'elle ne peut qu'intéreffer davantage. D'ailleurs je ne fais pourquoi j'ai trouvé dans la poéfie plus de reffource que je n'en aurois trouvé dans la profe. Seroit-ce parce que j'étois plus libre ? En effet, tous ceux qui ont traduit Sallufte fe font plus ou moins écartés du texte ; ils ont été plus ou moins fidèles à leur original, & cela devoit être : mais cepen-

dant ils n'ont pas réussi à faire, au lecteur, le même plaisir dans leur langue, que Salluste lui en fait dans la sienne. Qu'on lise toutes ces traductions, c'est-à dire, la harangue seule, & je pense qu'on sera de mon avis. Peut-être alors ne sera-t-on pas fâché que j'aye songé à éviter cet écueil, & que j'aye rendu en vers, puisque c'étoit pour moi le meilleur moyen de rendre un morceau aussi dramatique, qui ne peut supporter la prose que lorsqu'il est encadré dans l'Histoire, tous ces mouvemens passionnés d'un ame forte & élevée, par lesquels nous voyons si souvent la prose, sur-tout quand les discours sont longs & animés, c'est-à-dire, oratoires, se rapprocher de la poésie, s'embrâser du même feu, & nous transporter presque autant qu'elle.



DISCOURS
DE MARIUS,
EN VERS.

Qui ne ſait pas, Romains, qu'en briguant les honneurs,
On n'oſe vous montrer de ſes fauſſes grandeurs
L'inſultante fierté, l'orgueilleuſe baſſeſſe ;
Que, modeſte d'abord, les yeux n'ont rien qui bleſſe,
Mais qu'enſuite on n'a plus, devenu Souverain,
Qu'un front impérieux, avec un cœur d'airain ?
Pour moi, de ces honneurs l'importante pourſuite
M'apprend qu'il faut ſur eux meſurer ſa conduite ;
Car plus ſur la Préture & ſur le Conſulat
L'emporte évidemment l'enſemble de l'Etat,
Plus à le gouverner la peine néceſſaire
Doit ſurpaſſer le ſoin d'une brigue ordinaire.
Auſſi je comprends bien de quel peſant fardeau
M'honorent vos bontés dans l'emploi le plus beau.

Préparer une guerre avec économie,
Forcer, ſans qu'on s'en plaigne, à ſervir la Patrie,
Veiller, veiller toujours au dehors, au dedans,
Malgré les factions des lâches turbulens,
Romains, la tâche eſt dure, & plus qu'on ne peut croire
Si nous en avons vu, peu jaloux de leur gloire,

Tromper la République ; en ces occaſions,
Ils étoient protégés par l'éclat de leurs noms ;
Leurs aïeux, leurs parens, leurs cliens innombrables
Pouvoient les empêcher de paroître coupables.
Mais moi, qui n'ai que moi, ſans aïeux, inconnu,
J'ai beſoin d'innocence, il me faut ma vertu.

Je vois de tous côtés les regards que j'attire,
Et j'ai pour moi du moins ceux que l'honneur inſpire ;
Mes ſervices devoient m'en gagner la faveur.
Mais ils ont contre moi déchaîné la fureur
De ces hommes flétris qui ſe diſent *Nobleſſe* ;
Oppoſons à leur ligue encor plus de ſageſſe,
Afin qu'ils n'aillent pas, dégradant mes exploits,
Avilir le Conſul dont vous avez fait choix.
Dès l'enfance, j'ai pris de nobles habitudes
J'ai des travaux guerriers ſupporté les plus rudes,
Et les dangers jamais ne m'ont épouvanté.
Ainſi ce que j'ai fait, ſans m'y voir invité
Par l'eſpoir orgueilleux d'aucune récompenſe,
Croyez-vous qu'aujourd'hui Marius s'en diſpenſe?
Je ne ſuis point ingrat, & je ſais trop, Romains,
M'honorer d'un bienfait diſpenſé par vos mains.

Vous ne verrez jamais aucun noble hypocrite
Dont le front vous ſembloit annoncer le mérite,
Garder, dans le pouvoir, un eſprit modéré.
Le tyran démaſqué n'aura rien de ſacré.
Mais moi, dont l'habitude a ſu maintenir l'ame
Dans cet amour public dont l'honneur ſeul m'enflamme,
Je ſaurai, citoyen, tempérer le pouvoir.

Vous m'ordonnez d'aller, cet ordre eſt un devoir,

De l'heureux Jugurtha combattre la fortune.
La Nobleſſe en gémit, cet honneur l'importune.
Hé bien, réfléchiſſez, il en eſt encor temps;
Dans ce petit ramas de Nobles importans,
Cherchez quelque grand nom; qu'il aille à cette guerre;
Tout ſurchargé d'aïeux, inepte militaire,
Il ſuffira peut-être à dompter Jugurtha (1).
Oui, quand il aura pris dans le rang de ſoldat
L'eſtimable guerrier qu'il faut pour le conduire,
L'empêcher d'héſiter, le décider, l'inſtruire.

Ainſi ſont aſſervis ceux que vous comptiez voir
Commander en vrais Chefs, qui doivent tout ſavoir.
Le *Noble* eſt incapable, & *l'Inconnu* commande.
Je ſais que lorſqu'enfin le beſoin le demande,
Dès qu'ils ſont vos Conſuls, ils conſentent alors
A parcourir l'Hiſtoire, & ces heureux tréſors
Où l'on a conſigné les faits de leurs ancêtres;
Dans les Ecrits des Grecs ils vont chercher des maîtres.
Ils s'abuſent. Avant d'atteindre au Conſulat,
Il faut ſe rendre habile à manier l'Etat.
Et comment quelques mois d'une légère étude
Suppléeroient-ils des ans la ſolide habitude?

Comparez maintenant. Verrez-vous du même œil
Marius ſans naiſſance, & leur coupable orgueil?
Ce qu'ils n'ont pu que lire, ou ne faiſoient qu'entendre,

---

(1) On ſouhaite une meilleure rime à celle de *ſoldat*. Il eſt aiſé de ſe ſatisfaire là deſſus; qu'on liſe, après *inepte militaire*, ce vers *Pourra-t-il avec gloire en affranchir l'Etat?*

Je l'ai vu, je l'ai fait dès l'âge le plus tendre.
Ce que dans un Lycée ils vont chercher, Romains,
Je l'appris durement, les armes dans les mains.
Disons la vérité. Jamais un beau langage
N'a pu, dans un guerrier, remplacer le courage.

Vous méprisez mon nom, nobles efféminés!
Je vous méprise, vous, qui vous croyez mieux nés.
Ma vie est d'un grand Homme, & la vôtre est infame.
Vous avez, sans pudeur, tous les vices de l'ame.

Vous parlez de naissance! Osez-vous oublier
Ces vrais nœuds fraternels qui devroient nous lier?
La Nature de tous n'est-elle plus la mère?
Elle l'est malgré vous, & chaque homme est un frère.
Mais si l'un vit en lâche, un autre est généreux.
Le plus noble, en tout temps, fut le plus vertueux.

Ah! s'ils étoient ici ces aïeux respectables,
Dont vous souillez les noms, rejetons misérables,
Qui de vous, ou de moi, choisiroient-ils pour fils?
Marius, & non vous. Hautement je le dis.
Ils étoient citoyens, détestoient la bassesse,
Fiers de leur liberté, bien plus que de *noblesse*.
Et vous me méprisez! Méprisez donc aussi
Les premiers de leurs noms qui vivoient tous ainsi.

Leurs ancêtres, Romains, n'ont dû qu'à leur mérite
L'éclat que je reçois du choix qui les irrite.
Pour avoir contre moi raison d'être jaloux
Ont-ils, ainsi que moi, su tout risquer pour vous?

M'envier mes honneurs, & non pas mon courage !
C'eſt du plus lâche orgueil & la preuve & l'outrage.
Hommes vains ! On diroit, à juger de leurs mœurs,
Qu'ils n'ont que du mépris pour l'éclat des grandeurs ;
Et quand de les briguer ils ont la hardieſſe,
On diroit qu'on les doit à leur mâle ſageſſe.
Ah ! qu'ils ſont inſenſés d'attendre également
Des choſes qu'on n'obtient que ſi différemment,
Les fruits de la molleſſe, & le prix du courage !

Ici, dans le Sénat, écoutez leur langage.
On les voit, chaque fois qu'ils y vont diſcourir,
Des faits de leurs aïeux toujours s'enorgueillir.
Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on ſe rend plus illuſtre,
Ni qu'on peut des vertus s'approprier le luſtre.
Au contraire, ils ne font, en parlant toujours d'eux,
Que mériter bien plus des reproches honteux.
Car enfin ces aïeux jettent une lumière
Qui, répandant le jour ſur leur conduite entière,
Diſſipe cette nuit où, plongés baſſement,
Ils cachoient leur débauche, & leur déréglement.

Je n'ai point à parler de généalogie ;
Mais je puis raconter l'hiſtoire de ma vie ;
Et c'eſt un peu plus beau, je le penſe, du moins.
Voyez-les maintenant. Je vous prends pour témoins,
Et de leur injuſtice, & de leur folle audace.
Ce que ces Nobles vains ne doivent qu'à leur race,
A mes propres vertus ils ne l'accordent pas !
C'eſt en vain que mon nom ſe ſauve du trépas.
Préjugé malheureux, pitoyable foibleſſe.

Comme s'il valoit mieux hériter de Noblesse,
Et la traîner sans gloire, en soupers clandestins,
Que d'être avec éclat l'ouvrage de ses mains (1)!

Les Nobles, je le sais, ont pour brillant partage
Le talent de parler, les graces du langage,
Et tout cet art flatteur que l'on prend dans les Cours.
Ils pourroient me répondre en superbes discours.
Dois-je donc redouter leur futile éloquence?
Ils prendroient pour aveu mon modeste silence,
Si, m'attaquant par-tout, pour noircir vos bienfaits,
Je leur laissois tout dire, & ne parlois jamais.
Car pour moi, de leur part quel discours ai-je à craindre?
S'il dit la vérité, je n'ai point à m'en plaindre;
S'il est faux au contraire, à de lâches menteurs
Puis-je mieux opposer que ma vie & mes mœurs?

Mais c'est bien moins à moi, qu'aux honneurs consulaires
Que s'en prennent ici ces hardis adversaires;
C'est bien moins contre moi, que ce n'est contre vous
Qu'ils laissent échapper leur rebelle courroux.
Je vous l'ai déjà dit, je le répète encore,
Voyez si je mérite un bienfait qui m'honore.

Je ne puis, il est vrai, de ma fidélité
Vous donner, pour garans, ce qu'ils ont hérité,

---

(1) Ce vers, *que d'être avec éclat l'ouvrage de ses mains* paroîtra encore mal rimé. Que voulez-vous? Il y a des gens qui se plaisent à demander ce qu'ils ne feroient pas eux-mêmes. Lisez, si vous voulez, *Que d'être créateur de ses nobles destins.*

Des portraits, des tableaux qui retracent l'hiſtoire
D'ancêtres généreux, triomphans, pleins de gloire.
Mais je puis vous montrer des piques & des dards,
Le harnois d'un courſier, de nobles étendards,
D'autres préſens encor donnés à ma vaillance.
D'un ſein criblé de coups la muette éloquence
Pourroit peut-être mieux parler en ma faveur.
Voyez donc ce tableau qui vous peint ma grandeur.
Voilà ce que jamais ne laiſſe un héritage,
Et c'eſt là d'un grand cœur un infaillible gage.

Peu m'importe, en parlant, l'art d'arranger mes mots;
La vertu ſe ſuffit en montrant ſes travaux.
C'eſt à ceux qui font mal que l'art eſt néceſſaire.
De termes arrangés l'adreſſe menſongère
A ces Nobles convient dans leurs pompeux diſcours;
Elle ſert à couvrir la honte de leurs jours.

Je ne ſais point le Grec, vaine littérature,
Quand je ſonge au profit que donne ſa culture!
Mais je ſais ce qui fait beaucoup plus pour l'Etat;
Je ſais être à la fois Général & Soldat,
Commander une armée & coucher ſur la terre,
Endurer tous les maux enfantés par la guerre.
J'en donnerai l'exemple à de ſimples guerriers;
Et, loin d'en irriter les beſoins meurtriers
Par un faſte de table où règne l'opulence,
Je ſouffrirai, comme eux, la ſoif & l'indigence.
Voilà comme on commande à des Républicains.
Mais lorſque par orgueil on vit dans les feſtins,
Et qu'on fait à l'armée éprouver la diſette,
On n'eſt plus qu'un Tyran dont l'armée eſt ſujette.

Eſt-ce ainſi qu'autrefois vos ancêtres fameux
Se couvrirent de gloire, & l'Etat avec eux?
Et cetre gloire enfin doit-elle à la *Nobleſſe*,
Qui l'imite ſi peu, qui s'avilit ſans ceſſe,
Inſpirer le chagrin de m'avoir pour rival?
Des Nobles, Marius n'eſt-il donc que l'égal?
Obtient-on les honneurs en vivant comme ils vivent?
Romains, les leur doit-on parce qu'ils les pourſuivent?
D'orgueilleux citoyens inconcevable erreur!
Leurs ancêtres n'ont pu leur laiſſer pour faveur
Que celle de leurs biens, un nom, & leur mémoire;
Mais la haute vertu, qui fit toute leur gloire,
Pouvoient-ils la laiſſer? Qui peut en hériter?
C'eſt le ſeul bien qu'un nom ne ſauroit apporter.

Ils me diſent groſſier, & je leur ſemble avare!
Ainſi qu'eux, il eſt vrai, je n'ai pas le don rare
D'ordonner d'un feſtin les ſomptueux apprêts,
De claſſer, d'arranger, d'imaginer des mets;
Je ne cours pas pour voir l'hiſtrion qu'on eſtime;
Un cuiſinier pour moi n'eſt pas l'homme ſublime;
Je ne ſais qu'eſtimer l'honnête laboureur.

Oui, j'en conviens, Romains, je m'en fais même honneur.
J'étois encore enfant, que j'appris de mon père,
Et d'autres dont la vie étoit mâle & ſévère;
Que la parure ſied aux femmes ſeulement;
Mais que l'homme toujours doit vivre durement;
Que dans ſon ame forte, élevée, & ſans tache,
L'honneur, & non pas l'or, à ſon devoir l'attache,
Qu'il doit au Champ de Mars ſe parer de ſes dards,

Et non par sa toilette attirer les regards.

Au surplus tous ces goûts qui charment tant leur vie ;
Pourquoi les quittent-ils ? Qui de nous les en prie ?
Qu'ils restent languissans dans leurs molles amours ,
A savourer leurs vins qu'ils passent tous leurs jours ,
Qu'en de sales plaisirs , plongés dès leur jeunesse,
Ils consument encor leur débile vieillesse ,
Et nous laissent à nous la sueur des héros ;
Nous n'irons pas troubler leur infame repos.
Sera-ce assez pour eux ? Non , ce n'est pas leur compte ;
Ils veulent tout , Romains , quoique couverts de honte.
Dégradés , avilis , déshonorés , perdus ,
Ils sont *Nobles*. Ce mot vaut tout seul des *vertus*.
Ainsi , que les vertus croupissent en silence,
Tant qu'un Noble en voudra ravir la récompense.
O pauvre République ! ô malheureux Etat !
As-tu donc mérité ce cruel attentat ?

Maintenant qu'à l'orgueil j'ai répondu sans feinte ;
Que vous savez comment j'ai repoussé sa plainte ,
Non pas sans doute autant que ces Nobles pervers
M'y portoient en voyant leurs mépris & leurs airs ;
Mais autant que l'exige un cœur noble , héroïque ,
Je vais vous dire un mot touchant la République.

D'abord sur Jugurtha sachez vous rassurer.
Tout ce qu'en sa faveur nous vîmes conspirer,
L'avarice & l'orgueil , l'aveugle impéritie
Ne l'environnent plus , Romains , en Numidie.
Vous l'en avez chassé. Ensuite vos soldats
Par-tout dans le pays peuvent porter leur pas :

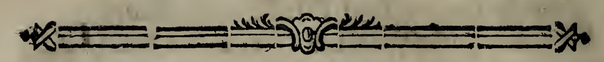
Ils

Ils ont de tous les lieux l'exacte connoiſſance.
Malheureux par leurs Chefs, leur force & leur vaillance
N'ont pu vaincre ce Roi que l'or ſut protéger.
Ah! combien l'avarice en a fait égorger!
De la mort d'un grand nombre, ô Chefs inexcuſables,
Que de témérité vous en rendit coupables!

Venez donc, vous Romains, dont l'âge peut s'armer;
Votre jeuneſſe, ici, ne doit plus s'alarmer.
Nous nous aiderons tous : nous combattrons enſemble,
Vous n'avez point un Chef, en moi, qui leur reſſemble.
Vous me verrez toujours, marchant & combattant,
Partager avec vous les dangers de l'inſtant,
Vous prêter mes conſeils, vous montrer mon courage.
Le ſalut de l'Etat deviendra notre ouvrage.

Grace aux Dieux! tout eſt prêt, la gloire & le butin.
Allons vaincre, marchons d'un pas ferme & certain.
Et quand il nous faudroit encor long-temps attendre,
L'Etat parle. Peut-on reſter ſans le défendre?
Et qui pourroit d'ailleurs, inſenſible à ſon ſort,
Se flatter d'éviter le travail & la mort?
Ne faut-il pas mourir? La plus timide mère
Ne déſire à ſon fils que la mort pour ſalaire,
Pourvu qu'en ſuccombant il ſauve ſon pays,
Qu'en le pleurant, du moins rien n'accuſe ce fils.
J'en dirois plus, Romains, à de lâches eſclaves,
Si le cœur ſe donnoit; mais je parle à des braves;
Et j'en ai dit aſſez, aſſez pour des Romains
Dont les armes, du monde enchaînent les deſtins.

Par L'INGÉNU, ſoldat dans le régiment de Navarre.



DISCOURS
DE MARIUS,
EN PROSE.

JE ſais, Romains, qu'on n'employe à demander le commandement, ni le même art, ni le même eſprit qu'on employe enſuite à l'exercer, après qu'on l'a obtenu ; que la plupart ſont adroits, ſupplians, modeſtes d'abord, enſuite lâches & ſuperbes. Telle eſt leur conduite, ce ne ſeroit pas la mienne. Car plus la République entière l'emporte ſur le Conſulat & ſur la Préture, plus il me ſemble que le ſoin de ſon adminiſtration doit ſurpaſſer celui qu'on donne aux brigues. Auſſi je ſuis loin de me faire illuſion ſur le fardeau que m'impoſe aujourd'hui l'emploi dont vous m'honorez.

Préparer une guerre, & en même temps ménager le tréſor, forcer à ſervir ceux qu'on ne veut point contraindre, tout veiller au dehors & au dedans, & ſe conduire ainſi au milieu des jaloux, des intrigans, des factieux,

Romains, c'eſt plus épineux qu'on ne peut croire. Ajoutez que s'il y en a qui aient manqué, en de pareilles circonſtances, une ancienne nobleſſe, le ſouvenir de leurs ancêtres, le crédit de leurs parens, de leurs alliés, des cliens innombrables, tout pouvoit leur ſervir de rempart; mais en peut-il être ainſi de moi? Où ſont mes eſpérances? En moi ſeul, dans ma vertu, & dans mon innocence; tout le reſte ſeroit trop peu de choſe.

Je vois, Romains, tous les regards tournés ſur moi. Les gens équitables & vertueux ſont de mon parti; mes ſervices en ſont cauſe; mais la Nobleſſe voudroit me faire diſparoître. C'eſt donc à moi à redoubler d'efforts, afin que vous ne ſoyez point abuſés, & pour qu'ils s'abuſent. Je ſuis accoutumé dès mon enfance à ne rien craindre: peines & dangers ſont, pour ainſi dire, mon habitude. Pourrois-je donc vouloir abandonner une vie qui vient d'être récompenſée de ſes fatigues, quand je les ſupportois ſi volontiers avant vos bienfaits, & ſans oſer croire qu'elles me les attireroient un jour? Il eſt difficile aux ambitieux qui ſe ſont mis ſur le viſage un maſque de probité, de tempérer le pouvoir, quand ils l'ont obtenu; mais cela ne me ſera point difficile, à moi qui ai paſſé ma vie dans tout ce qui eſt

honorable, & en qui l'habitude de bien faire est une seconde nature.

Vous m'avez ordonné d'aller combattre Jugurtha. La Noblesse ne le peut souffrir; voyez donc si vous le voulez toujours, si vous enverrez du peloton de cette Noblesse quelque homme d'ancienne souche, qui ait bien des ancêtres & peu de service; car l'affaire est de bien grande importance. Ignorant, il pourra bien ne savoir comment s'y prendre, ne rien laisser mûrir, ou prendre enfin quelqu'un du peuple pour son conseil. Ainsi ceux que vous entendez qui vous commandent, se choisissent pour eux-mêmes un Chef qui les conduise. Je sais, Romains, que, dès qu'ils sont vos Consuls, ils songent à lire l'histoire de leurs ancêtres ou les écrits des Grecs; mais n'est-ce pas agir à rebours, & faire aller en dernier lieu ce qui devoit marcher en premier? Il faut savoir, par l'habitude & par l'usage, gérer un emploi, avant que de s'y faire nommer.

Comparez-moi maintenant, Romains, avec l'orgueil de ces Nobles, moi, homme nouveau. Ce qu'ils ont coutume de lire & d'entendre, je l'ai vu en partie, ou je l'ai fait; ce qu'ils ont appris en étudiant, je l'ai appris en combattant. Or examinez ce qui vaut le mieux, des paroles, ou des actions. Ils mépri-

ſent ma naiſſance, moi, leur lâcheté; ils me reprochent ma fortune, moi, leurs vices. Eh quoi! puis-je oublier que la Nature eſt la mère commune de tous les hommes, mais que le plus fort, quel qu'il ſoit, eſt le plus noble? Et ſi l'on pouvoit demander aux ancêtres d'Albinus ou de Beſtia, qui d'eux, ou de moi, ils aimeroient mieux avoir pour leurs deſcendans, que croyez-vous qu'ils vous répondroient, ſinon qu'ils ont voulu être libres plutôt que *très-bons* (1).

Que s'ils ont raiſon de me mépriſer, qu'ils faſſent la même choſe que leurs ancêtres, à qui, comme à moi, la nobleſſe eſt venue par le courage. Ils m'envient mon rang! qu'ils m'envient donc mes fatigues, ma probité, & même

---

(1) Ici je ne puis m'empêcher de faire obſerver que juſques aux mots des Nobles, ont été pris des Romains. Salluſte dit *optimos*, & les Nobles diſent auſſi entre eux *très-bons*; ce qui ne ſignifie pas de *très-honnêtes gens* (prenez-y bien garde); mais ce que tout le monde entend de reſte par ce mot, c'eſt-à-dire, des gens qui l'emportent ſur tous les autres, & à qui un ſouverain mépris des hommes, *de leurs ſemblables*, ſi pourtant un homme mépriſant reſſemble à un homme, convient *légitimement*, je veux dire, *ſuivant l'uſage*.

mes dangers ; car c'eſt par cette route que j'y ſuis monté. Mais, corrompus par l'orgueil, *ces Meſſieurs* vivent comme s'ils mépriſoient vos dignités, ils les demandent, comme s'ils avoient bien vécu. Quelle folie de prétendre arriver par la même voie à des buts ſi différens, la *volupté* qu'enfante la molleſſe, & les *récompenſes* qui ſont le prix du courage!

Entendez-les diſcourir ici ou dans le Sénat. Leurs diſcours ſont preſque en entier pleins de leurs ancêtres. Ils croyent ſe rehauſſer en les nommant toujours ; mais c'eſt le contraire. Plus ces ancêtres ont illuſtré leur vie, plus leur lâcheté eſt flétriſſante : & qui pourroit le nier? La gloire des ancêtres eſt une lumière qui accompagne leurs deſcendans ; elle ne ſouffre pas qu'ils puiſſent enſevelir dans l'obſcurité leur conduite bonne ou mauvaiſe. A cet égard, Romains, je ſens ma diſette ; j'éprouve combien je ſuis pauvre ; mais je puis du moins raconter moi-même les actions que j'ai faites ; & certes, il y a là plus de gloire. Voyez néanmoins comme ils ſont injuſtes ! Ce qu'ils s'attribuent de la gloire des autres, ils le refuſent à celle qui m'appartient ; & pourquoi ? parce que je n'ai point d'images (*d'aïeux*), & que ma nobleſſe eſt nouvelle ; comme s'il ne valoit pas mieux en être le

père (1), que l'héritier qui la déshonore.

Je n'ignore pas que ſi les Nobles vouloient me répondre, leurs diſcours ſeroient bien ajuſtés, bien éloquens; mais, dans la circonſtance préſente, puis-je me taire? Honoré du

(1) Comment n'a-t-on pas ſenti qu'il falloit autant tenir compte à un *homme nouveau* de ſes aſcendans juſqu'à lui, qu'on en tient compte à un Noble? Tout nous invitoit à le faire, & cependant on ne l'a ni fait, ni même dit. Sans tous les aſcendans auroit-on eu *ce nouveau Noble*, c'eſt-à-dire, ce premier grand homme de la famille qui l'a produit. Ne voit-on pas quelle eſt la joie d'un père quand il eſt témoin de la gloire d'un fils qui ſe diſtingue, & cette joie eſt-elle la même que celle d'un fils qui pourroit louer ſon père? Je ne ſais, mais je crois qu'elle eſt moins vaine, & beaucoup plus tendre & beaucoup plus pure. Ne voit-on pas quelquefois un Roi honorer de ſes bienfaits le père d'un grand homme qui a ſervi ou honoré ſon pays? Et le peuple n'eſt-il pas toujours empreſſé d'aller chez ce père pour l'honorer, & lui parler de la gloire de ſon fils, comme devant en partager l'éclat & faire tout ſon bonheur? Que voulez-vous donc dire par *homme nouveau*, abſurdes humains? Vous êtes toujours en contradiction avec vous-mêmes, vos uſages avec vos penſées, ou vos penſées avec vos uſages. Pour moi, je ſens ſi bien ce que je dis ici, que je ne voudrois de la gloire que pour la rapporter à mes auteurs; & je mourrois de joie, ſi mon père en étoit témoin. Hélas! je l'aurois tué auſſi de plaiſir.

Consulat qui est votre bienfait, quand ils me déchirent par-tout, vous & moi, de leurs calomnies, je n'ai point été d'avis de ne rien dire, de peur que quelqu'un de ces Nobles ne prît pour aveu mon silence. Car pour moi, si vous voulez bien m'en croire, aucun de leurs discours ne sauroit m'offenser. Diront-ils *vrai?* il faut qu'ils disent du bien de moi; *faux?* ma vie, & mes mœurs les feront taire. Mais comme ce sont vos lumières & vos intentions qu'on accuse ici principalement, pour m'avoir honoré du soin d'une grande affaire, & m'avoir élevé pour cela au premier rang de la République, je vous le répète, réfléchissez, regardez s'il y a lieu de votre part ou de la mienne à quelque repentir. Je ne puis, pour vous rassurer, vous montrer des images (1), ni des consulats, ni des triomphes dans la vie de mes ancêtres; mais je vous montrerai, s'il le faut, des lances, des étendards, des harnois de

(1) Ce mot *images* est dans le texte. Il y a *imagines*, c'est la même chose que nos *parchemins*. Chaque peuple, chaque usage. Les Romains montroient les portraits ou les statues de leurs ancêtres; comme nous montrons nos titres, & cela ne rendoit pas pour cela leur folie différente; c'étoit toujours la même vanité ridicule.

courſiers, d'autres dons militaires, & par-deſſus tout encore, de nobles cicatrices. Ce ſont là mes images, c'eſt là ma nobleſſe; elle ne m'a point été laiſſée pour héritage, comme la leur, mais je l'ai acquiſe par de nombreux travaux & à travers mille dangers.

Mes paroles ne ſont point arrangées; je fais peu de cas de cet art. La vertu ſe montre aſſez d'elle-même; c'eſt aux Nobles que l'art eſt néceſſaire pour couvrir de belles paroles la honte de leur vie. Je n'ai point étudié le grec; ceux qui le ſavoient le mieux, avoient ſi peu fait pour l'Etat, qu'ils m'en avoient ôté l'envie; mais je ſuis inſtruit de choſes bien autrement utiles à la République. Frapper l'ennemi, conduire une armée, ne rien craindre qu'une mauvaiſe réputation, ſouffrir également le froid & le chaud, coucher par terre, & ſupporter en même temps la faim & la fatigue, voilà ma ſcience; & c'eſt à quoi je ſaurai encourager le ſoldat par mon exemple; je ne lui laiſſerai pas à peine de quoi vivre, tandis qu'il me verra dans l'opulence, & je ne lui laiſſerai pas à lui tout ſeul les fatigues de la guerre, tandis que j'en recueillerai tout ſeul une gloire qu'il doit partager. C'eſt ainſi qu'on ſert l'Etat, c'eſt ainſi qu'on commande à des Républicains. C'eſt par une ſemblable conduite que vos ancêtres

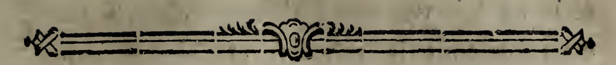
ont fondé la gloire de Rome & la leur; & c'eſt d'eux que la Nobleſſe s'appuye, elle qui diffère tant de ces grands hommes par ſes mœurs, pour nous mépriſer, & ne vouloir pas de nous pour rivaux ! Et tous ces honneurs, qu'ils ne méritent pas, mais qu'il croyent qu'on leur doit, ils vous les redemandent ! O Nobles ! quel orgueil ! & quelle erreur ! Leurs ancêtres leur ont laiſſé tout ce qu'ils pouvoient; des richeſſes, des images, une mémoire d'eux-mêmes, ſans doute bien éclatante & bien illuſtre; mais ils ne leur ont point laiſſé leur mérite; ils ne le pouvoient pas; c'eſt la ſeule choſe qu'on ne peut ni donner ni recevoir.

Ils me diſent groſſier & avare; c'eſt que je n'entends rien à l'ornement d'un feſtin, c'eſt que je ne fais nul cas d'un hiſtrion, nul cas d'un cuiſinier, & que j'eſtime infiniment plus le laboureur. Oh ! je l'avoue volontiers, Romains; car mon père & d'autres perſonnages de mœurs auſſi pures m'ont appris qu'aux femmes ſied la parure, aux hommes les travaux; que les armes, & non les habits ou les bijoux, décorent un citoyen. Au ſurplus, ce qu'ils chériſſent tant, ce qui les charme, que ne le font-ils toujours ? Qu'ils aient des maîtreſſes, qu'ils boivent de grands vins; que là où ils ont langui jeunes, ils croupiſſent vieux; que

les feſtins, les femmes, tous les ſales plaiſirs ſoient leur partage, & qu'ils nous laiſſent la ſueur, la pouſſière, & d'autres biens pareils, que nous préférons à leurs déliceux feſtins : mais ce n'eſt pas leur compte ; après s'être flétris par leurs vices, il faut que ces Nobles arrachent aux gens de bien leurs récompenſes. Ainſi, par une injuſtice ordinaire & criante, la débauche, la lâcheté, tout ce qui déshonore, ne nuit point à ceux qui en ſont ſouillés; c'eſt à l'Etat, qui n'eſt coupable de rien, d'en ſouffrir.

Maintenant, Romains, que j'ai répondu aux Nobles, autant que mes mœurs l'exigeoient, & non leurs vices, je vais vous dire un mot touchant la République. D'abord reprenez courage à l'égard de la Numidie ; tout ce qui y a protégé Jugurtha juſqu'à préſent n'eſt plus ; vous en avez écarté l'avarice, l'impéritie, & l'orgueil. Enſuite l'armée y a une connoiſſance parfaite de tous les lieux ; & elle eſt, j'en réponds, plus brave qu'heureuſe ; car la plus plus grande grande partie de cette armée n'a été perdue que par l'avarice ou la témérité des Chefs. Ne craignez donc pas, vous dont l'âge vous permet de prendre les armes, de vous armer comme moi pour la République. Ne vous laiſſez point prévenir par des événe-

mens qui n'ont eu pour cauſe que l'orgueil des Généraux, ou le malheur des autres. Vous me verrez toujours avec vous dans les dangers; & ſoit qu'il s'agiſſe de marcher, de camper, ou de combattre, je ſerai par-tout votre compagnon ou votre conſeil; de plus je vous aſſure que, graces aux Dieux, tout eſt ſur le point d'être cueilli par vos mains, la victoire, l'honneur, & le butin; & quand il en faudroit douter, ou quand cette eſpérance ſeroit éloignée, ſied-il à d'honnêtes citoyens de ne pas ſecourir leur patrie? Perſonne encore n'a trouvé dans la lâcheté le moyen d'éviter la mort; & il n'y a point encore eu de parens qui aient ſouhaité à leurs enfans de vivre toujours; mais ils n'ont ceſſé de déſirer qu'ils fuſſent toute leur vie d'honnêtes & de braves citoyens. Romains, j'en dirois plus, ſi les paroles donnoient du courage à ceux qui ont peur; je penſe que j'en ai dit aſſez à des braves.



IDÉES SUR LA NOBLESSE.

IL n'y a perſonne qui n'ait été étonné ſans doute de cette diſtinction admiſe parmi nous, ou parmi les hommes, dont le mot eſt *Nobleſſe*.

S'il eſt Chrétien, il a dû ſe demander pourquoi un fils d'Adam étoit noble, tandis qu'un autre fils d'Adam ne l'étoit pas. Et il a dû s'étonner bien davantage qu'un Noble ſe crût Chrétien ; mais quand un Noble ne voudroit pas de cette origine, en ſeroit-il plus autoriſé à ſe vanter de *Nobleſſe* ? Je ne le crois pas : le bon ſens ſuffit pour dire à tous les hommes, que d'accoucher chez ſoi avec un accoucheur ou chez une ſage-femme, de venir au monde dans un hôtel ou dans un taudis, ne met pas de la différence dans l'une & l'autre mère du Noble & du Vilain. Toutes deux ont été obligées de porter leur enfant neuf mois ; toutes deux ont vu leurs mamelles ſe gonfler de lait pour les nourrir. Il faut donc que la Nobleſſe ne ſoit qu'une folie humaine ;

& je ne ſuis pas étonné s'il y a des religions, mais ſur-tout la religion chrétienne, pour entreprendre de la guérir.

Mais veut-on que la Nobleſſe ne ſoit pas une folie, & regarder un Royaume comme un vaſte collége où il faut des peines & des récompenſes ? Alors on ſaura ce que c'eſt que la *Nobleſſe.* On ne pourra pas dire qu'elle ſoit autre choſe qu'une récompenſe.

Il paroît qu'elle n'a pas été autre choſe par l'hiſtoire de tous les hommes.

S'il eſt ainſi, elle ne peut être que perſonnelle ; c'eſt une croix de Saint-Louis portée par un jeune homme qui vient d'arrêter, lui dixième, la courſe d'un corps d'ennemis conſidérable, aſſez de temps pour que les ſiens puiſſent ſe mettre en défenſe, & n'être pas ſurpris. C'eſt le Chevalier d'Aſſas enfin, dont tout le monde connoît le dévouement.

Si un pareil homme n'eût pas été Noble, il le feroit devenu, & la reconnoiſſance de ſon pays eût pu aller juſqu'à donner la Nobleſſe à ſa poſtérité, s'il en avoit eu. Rien n'auroit été plus juſte : voilà la Nobleſſe héréditaire.

Mais le peuple qui la confère, n'entend pas ſe ſoumettre à des maîtres, ni à des tyrans mépriſables, dès qu'ils mépriſent. Et puis, comment pourroient-ils être fiers d'une choſe

qui leur viendroit de ceux qu'ils croiroient dignes de mépris ? Depuis quand méprise-t-on celui qui donne ? Et s'il est méprisable, comment a-t-on la bassesse de recevoir de lui ? J'invite les Nobles à réfléchir là-dessus.

Le peuple qui accorde une telle Noblesse, c'est à-dire, une récompense qui passe du père au fils, à cause d'un dévouement si héroïque, ne le fait que parce qu'il lui semble que le fils ne le perdra jamais de vue, & craindra de le déshonorer, & que le prix qu'il en reçoit d'avance pour tout ce qu'il pourra faire, est un lien & un motif de plus pour le retenir & l'encourager. Il s'est donc réservé le droit, si la postérité dégénère, de faire aussi comme elle; si elle oublie le trait auquel elle doit sa Noblesse, de la lui retirer, ou d'en retrancher de temps en temps quelque chose, à mesure qu'elle démeritera, pour la rejeter enfin dans la classe ordinaire des hommes, de laquelle il faudra qu'elle tâche de sortir encore une fois, si elle veut qu'on se ressouvienne d'elle, autant que de celui qu'elle n'a plus voulu imiter.

La Noblesse héréditaire, qui d'abord, comme on le voit, ne peut être qu'extrêmement rare, & qui, en second lieu, est si rarement soutenue, n'est donc qu'un abus, toutes les fois qu'on ne s'est pas mis en peine de la soute-

nir ; ce qui ne peut ſe faire que de la même manière qu'on ſonge à mériter celle qui eſt perſonnelle.

Mais pourquoi y auroit-il une Nobleſſe héréditaire ? Qui ne voit pas que l'inconvénient eſt terrible ? On n'y gagne que de voir la différence que met toujours un Noble entre lui & ceux qui ont mérité autant que ſes ancêtres la même récompenſe. S'il a du mérite comme l'homme nouveau, il croit avoir de plus ſa naiſſance, & de là ſon orgueil ; s'il n'en a pas, il croit que c'eſt encore beaucoup que le nom qu'il porte. Si l'on avoit eu ſuffiſamment d'expérience, ou plutôt, ſi l'on n'avoit pas tant imité un peuple que l'on admiroit, tant les Romains, jamais *Nobleſſe héréditaire* ne ſe feroit introduite parmi nous. Il eſt clair qu'elle nous vient de ce peuple, & non des Francs, quoi qu'en diſe *Monteſquieu*. Tant de choſes nous viennent de lui ! Nous ſommes encore élevés par les Romains ; leur langue & leur hiſtoire ſont les premières choſes qu'on nous faſſe apprendre : & qui ſait s'il n'y a pas tel d'entre nous qui juge à propos, par cette raiſon, de ſe croire Patricien & Romain ? Mais que dis-je ? cela eſt certain. J'ai entendu donner ces deux titres dans des occaſions où la fermeté romaine &

& la fierté praticienne avoient paru nécessaires. Il y a plus d'une ame françoise qui n'est autre chose que cette fierté républicaine dans laquelle on nous élève. On ne peut pas s'en plaindre sans doute ; il vaut mieux commencer par-là que par la bassesse. Mais la sagesse à laquelle ces sortes d'ames parviennent plus aisément que les autres dans la suite, vaudroit encore mieux ; & l'on devroit en faire un peu plus la base de notre éducation, que de cette fierté ambitieuse.

Pour bien comprendre qu'il n'y a point de Noblesse, mais qu'il n'y a que des distinctions qui viennent du mérite, c'est-à dire, qu'il n'y a que des *récompenses*, il eût fallu remonter à l'origine des choses : mais qui peut remonter jusqu'à cette origine, & qui peut en même temps avoir besoin de l'Histoire pour se la peindre ? Ce qu'on ne sait pas doit se supposer. L'Histoire même qui manque, pour peu qu'elle trace le commencement des Peuples, ou n'en fait que des égaux, ou n'en fait en petit que ce qu'ils sont quand les Historiens commencent à écrire. Un exemple, tel que le Chevalier d'Assas suffit donc pour donner l'idée d'une Noblesse héréditaire qu'il aura plu à un Peuple reconnoissant de concéder. Nous lui som-

mes bien plus favorables, comme on le voit; qu'en ſuppoſant les uſurpations qu'il eſt ſi permis, d'après l'Hiſtoire de tous les Peuples, de ſuppoſer.

Nous ne reparlerons donc point de conquête, d'acquiſition maintenue par les fils de ces conquérans qui étoient les dominateurs des vaincus, & qui en conſéquence ſe faiſoient ſervir par eux.

Nous ne remonterons pas non plus à cette diviſion guerrière, connue chez tous les Peuples marchant à grands pas ſur la terre pour l'envahir, celle du *maître* & de *l'eſclave*. Le *maître* étoit celui qui avoit vaincu, c'eſt-à-dire, le *fort*. *L'eſclave* étoit celui qui s'étoit laiſſé vaincre, c'eſt-à-dire, le *foible*.

Tous les empires ont ces commencemens.

La force a donc été le premier des avantages; mais il eſt aiſé d'en abuſer, & c'eſt contre elle que les lois s'établiſſent, à cauſe des loups & des agneaux que l'on voit vivre enſemble dans les ſociétés. Sans elles le fort ſe ſeroit nui à lui-même; il n'auroit eu bientôt plus d'agneaux à chaſſer devant lui; il les auroit tous dévorés.

Depuis le premier homme doux & foible qui voulut bien travailler pour le fort, juſqu'à nous, la force a dû donner des droits à l'Empire.

Mais par la ſuite des temps la légitimité de ces droits s'étant affermie, l'uſurpation ayant paru propriété, parce que la guerre fatigue, & que ceux qui menacent ne ſont que trop ſouvent redoutés, juſqu'à ce qu'ils rencontrent un homme comme Mahomet, ou tout autre, capable d'opérer une révolution, c'eſt-à-dire, de venger de longues injuſtices; on a dû regarder comme Nobles ceux qui ſervoient à maintenir cette uſurpation devenue propriété.

De là ſera venue cette opinion qui a duré ſi long-temps, & qui dure peut-être encore, que la profeſſion des armes eſt la plus noble. Sans doute elle l'eſt, mais c'eſt quand on ne s'arme que pour protéger le foible. Ainſi, ceux qui l'ont protégé ont été regardés comme des Dieux; ceux qui deſcendoient de ces protecteurs, on les a crus des êtres à qui l'on devoit accorder de certains priviléges, tant par reconnoiſſance, ou par admiration, que par juſtice. Détournés en effet par des ſoins ſi généreux, des affaires qui occupent les autres citoyens dans les villes où ils ſervoient à maintenir la paix, il a dû paroître juſte que leurs biens fuſſent exempts de toute impoſition; ou l'on aura penſé tout ſimplement que payant de leur perſonne, ils payoient de ce qu'il y avoit de plus cher, &

que leur vie, continuellement expoſée pour ſauver les biens de tous, méritoit que leurs biens fuſſent protégés à leur tour par le Peuple qu'ils défendoient.

C'eſt ainſi qu'auront dû s'établir tous les priviléges. Après la force qui aura envahi, ſeront venus les hommes forts & belliqueux qui auront conſervé.

Mais quand les changemens ſurviennent, quand les priviléges ont été remplacés, quand les biens de ces Nobles paſſent en d'autres mains, doivent-ils donner la Nobleſſe?

L'alliance d'un Noble doit-elle donner la Nobleſſe? La faveur d'un Roi, la richeſſe d'un Financier, dont tous les parens vont tout à l'heure être mépriſés par lui, s'ils ne le ſont pas depuis qu'il eſt riche & qu'il ne voit plus que des Nobles qui ſe moquent de lui; des charges de tréſoriers de France, de ſecrétaires du Roi, ont-elles pu donner la Nobleſſe?

Non. Ayez la terre que vous voudrez, vous n'êtes que fils de la terre, comme celui qui la laboure, & vous ne ſerez jamais plus, en accordant que vous ſoyez déjà autant. Epouſez l'héritière d'un grand nom, & portez ce nom au lieu de lui faire porter le vôtre, vous ne tromperez perſonne. On ſaura toujours bien

ce que vous n'êtes pas ; & la philosophie, la raison, la religion que vous professez, ce qui est la même chose sous trois noms différens, vous diront toujours que vous n'êtes qu'un homme ; toutes trois vous mettent de la cendre sur le front, en prononçant ces mots qu'on ne révère plus, parce qu'ils ne se disent qu'à l'église, mais qu'on écrira, si vous voulez, sur le front de vos hôtels : *Memento homo, quia pulvis es & in pulverem reverteris.* Souviens-toi, homme, que tu es poussière, & que tu retourneras en poussière. Favori du Roi, vous n'êtes que favori & ce n'est pas grand'chose. Le Roi peut vous aimer, aimez-le à votre tour, autant que son peuple qui vous en donne aujoud'hui si bien l'exemple ; mais vous n'êtes pas Noble. *Financier riche*, est-ce donc une raison pour être Noble ? Hélas ! qui peut oublier que sans Financiers, c'est-à-dire, des usuriers publics, il n'y auroit pas tant de pauvres parmi nous, & que l'Etat n'eût jamais éprouvé le sort qu'il éprouve ? Achetez des charges, Plébéïens ; vous avez raison : le peuple ne veut plus de vous. Passez, puisque vous le pouvez, dans la classe des Nobles ; allez hâter leur déshonneur : il faut d'autres têtes que les vôtres pour résister à leur vanité, & pour n'avoir pas le

75

noble orgueil de n'être que des hommes. Enfans méchans, votre puérilité vous fait croire que vous ferez des Dieux parmi eux, parce qu'ayant peur de leur faire du mal, comme au pauvre peuple dont vous avez les dépouilles, vous deviendrez doux & traitables avec eux, parce que vous ne fongerez qu'à jouir, au milieu d'eux, entourés de leurs titres & de leurs vaines décorations, hochets de leur folie, afin de paroître auffi des Nobles.

Ni charges, ni alliances, ni faveurs, ni acquifitions de terres nobles, rien ne peut donner la *Nobleffe.* Cela eft évident, car on ne peut pas acheter une *récompenfe.*

Un Financier ne fonge qu'à amaffer de l'argent par tous les moyens poffibles. Un Noble, quand il étoit ce qu'il doit être, ne fongeoit qu'à mériter des diftinctions, des places, des honneurs, des louanges publiques, l'hommage & la reconnoiffance des peuples, par l'éclat de fes vertus. Eft-ce-là ce qu'on peut efpérer d'un Financier devenu Noble? Le Noble, s'il étoit à la guerre, n'y montroit que fa valeur & fa fageffe; s'il étoit dans la Robe, il s'y diftinguoit par fon intégrité, fa générofité, fon éloignement pour le fafte, & fon goût pour la juftice. Mais le fils d'un Secrétaire du Roi,

je ne dis pas un Financier, ſera-t-il vraiment un Noble ? n'a-t-il pas eu ſous les yeux la conduite de ſon père ? eſtimeroit-il tant ſes richeſſes, s'il étoit vraiment Noble ? N'a-t-il pas été élevé dans tous les préjugés de cette finance qui croit que *quiconque eſt riche eſt tout* ? & s'il venoit à manier les deniers de l'Etat, ſerez-vous bien sûr que ſon père, encore vivant, ne l'enhardira pas à ſe comporter comme lui, c'eſt-à-dire, tout autrement que devroit le faire un Noble?

Mais encore, quel danger pour ceux qui ne ſont pas Nobles, & qui ſont poſſédés de la manie de le devenir ! Il n'y a pas juſqu'à des valets qui n'attachent aujourd'hui, s'ils ont fait fortune, on ne ſait comment, le nom d'une terre qu'ils ont eue, on ne ſait par où, au vrai nom qu'ils portent, comme ſi cela devoit bien les rehauſſer ! Ces ſots avides de Nobleſſe ne ſont pas aſſez clairvoyans pour apercevoir que les honnêtes gens les mépriſent. Ils ne voyent que les Nobles qui leur reſſemblent, & ils ſe diſent : quand nous aurons volé comme ſes Anoblis, c'eſt-à-dire, quand nous ſerons devenus riches, n'importe comment, nous acheterons la Nobleſſe auſſi comme eux.

S'il n'y a point de Nobles aujourd'hui, s'il

y en a qui donnent des soufflets à leurs semblables dans des spectacles, parce qu'ils prétendent qu'ils y occupent une place qui n'est faite que pour un Noble, si enfin les Nobles ne sont que des riches insensés, courant les rues, à tort à travers, sans savoir où ils vont, & nuisant à ceux qui vont à leurs affaires, si toutefois ils ne les écrasent pas, c'est que l'on a permis à des riches de devenir Nobles: Car de même que nous voyons la postérité des premiers Nobles dégénérer en s'éloignant du premier de leurs ancêtres qui mérita la noblesse pour récompense, de même les fils des nouveaux Nobles ne peuvent être qu'indignes de la Noblesse, parce qu'ils sont trop près des pères méprisables qui la leur ont achetée; au lieu de la leur transmettre, ils ne leur ont transmis que leurs vices, & sur-tout l'amour effréné du faste & des richesses nécessaires pour le soutenir.

Je le répète donc, la Noblesse n'est point achetable, & tant pis pour qui croit pouvoir l'acheter: car son cœur étant impie, il verra, une fois admis dans cet état qui me semble religieux & sacré, qu'il est incapable de faire les sacrifices qu'il exige.

On ne peut appeler Noble que celui qui est

difpofé à tout pour le bien de fon pays. Or ce n'eft pas un riche ; & c'eft ici le cas de rappeler le mot de l'Evangile, qu'il eft plus difficile à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux qu'à un pauvre. Car on doit le dire également d'un Ordre qui eût toujours dû fe diftinguer fi éminemment des autres hommes par d'éclatantes vertus.

Je ne mets point de différence entre un Noble & un Chrétien, j'entends celui qui a le véritable efprit du Chriftianifme, & qui n'eft point feulement fuperftitieux ; du moins voici comme je les compare. Si le Chrétien fait tout pour le Ciel, l'autre doit tout faire pour le bien du pays où il eft né. Il ne doit pas crier feulement qu'il verfe fon fang pour fon Roi, car le Roi & le Peuple ne fe diftinguent plus ; c'eft un même individu politique qui n'offre plus aux fages qu'un Chef & des Membres.

Tout Noble eft donc un être *à part*, un être rare, un être fort, & moralement, & phyfiquement. On pourroit demander fi l'on en connoît beaucoup de cette efpèce parmi ceux qui ont acheté la Nobleffe, qui font Nobles, ou fimplement Anoblis. Comme fi la Nobleffe étoit de ces biens qu'on tranfmet, qu'on hérite, ou qu'on achète, & n'étoit pas une vertu

qui ne vit qu'avec l'ame généreuſe de celui qui la mérite.

On n'a jamais pu faire un Noble pour de l'argent. Voilà la vérité ; on ne peut trop le dire : mais on doit à celui qui annonce par ſes vertus un Noble, la juſtice de lui accorder un pareil titre. Ses actions parlent & demandent hautement cette récompenſe. C'eſt à vous qui régnez, Rois, à vous, Peuples qui révérez vos maîtres, quand vous leur dites la vérité, quand vous leur dénoncez le mérite qui ſe cache, à le décorer enſemble d'une marque qu'il puiſſe porter durant ſa vie, pour le diſtinguer, & qui ſera enfermée avec lui dans ſon tombeau, loin d'en laiſſer hériter perſonne, à moins qu'on ne lui reſſemble ; que cette marque, dès qu'il l'aura reçue, ſoit pour lui un engagement, comme l'habit religieux reçu au pied des autels, ou toute autre cérémonie ſacrée, de ſe rendre toujours digne de la porter.

Croit-on, ſi l'on établiſſoit enfin cette manière de conduire les hommes, qui vaudroit bien, je penſe, cette émulation contagieuſe qui vient à l'aſpect des fortunes exceſſives avec leſquelles on a tout aujourd'hui, que l'on ne feroit pas revivre cette Nobleſſe qui n'eſt que

l'apanage des vertus? Je pense que non seulement elle revivroit, mais que dans les grands sacrifices elle ne parleroit jamais de priviléges, en supposant qu'on lui en eût accordé, & qu'elle en eût voulu. Pourroit-elle vouloir nager dans l'abondance, quand les autres seroient tombés dans la disette par la déprédation, l'usure, & l'avarice? Ne trouveroit-elle pas dans cet instant de crise, si l'Etat lui demandoit quelque chose, le plus beau moment pour lui offrir tout? Ah! le Peuple reconnoissant, qui seroit témoin de ses offres, ne souffriroit jamais qu'elle se dépouillât tout entière! excepté un petit nombre de Nobles, est-ce là ce que nous avons vu aujourd'hui? La rage au contraire éclate. Ce Tiers-Etat paroît, surtout à des fils de Secrétaires du Roi, un esclave qui regimbe, & s'il n'étoit pas si gros, ils voudroient l'écraser. L'insecte voudroit voler en l'air, & retomber avec son poids sur le bœuf qui va toujours son train sans s'en apercevoir, & qui, à moins que le hasard ne le veuille, ne se feroit jamais une gloire de marcher sur lui; car tous les animaux forts dédaignent les victoires faciles.

N'ayons donc plus de *noblesse*; n'ayons que des *récompenses*. Tous les hommes sont Nobles,

quand ils font de grandes choses. La *Nobleſſe méritée*, c'eſt-à-dire, *la Nobleſſe récompenſée*, ne ſera plus alors à nos yeux que comme des épaulettes qui annoncent un Colonel.

AVERTISSEMENT.

QUELQU'UN nous a conseillé de joindre ici le Discours d'Etienne de la Boétie, ami de Montaigne, qu'il écrivit dans le seizième siècle, *sur la Servitude volontaire;* mais en le rajeunissant, c'est-à-dire en l'écrivant comme il l'écriroit aujourd'hui; nous nous sommes rendus à ce désir, quoique la Boétie parle de la liberté dans un sens, selon nous, un peu trop absolu. Nous avons donc osé toucher à son Discours pour le faire lire d'une manière plus prompte à ceux qui ne sont pas familiarisés avec notre langue, telle qu'elle se parloit il y a plus de deux cents années. Ce Discours est, dans quelques endroits,

très-hardi & très-nerveux. Mais ce n'eſt point le Diſcours d'un Politique, c'eſt l'énergie d'une ame vertueuſe qui ne conçoit ni l'abaiſſement des hommes, ni la tyrannie d'un ſeul. Il étoit pourtant aiſé de penſer que, puiſqu'il y a des tyrans, il a fallu des eſclaves, c'eſt-à-dire, que cela n'eſt pas plus difficile à concevoir que des gens doux & des gens méchans : l'ordre a été néceſſaire ; des inégalités naturelles il devoit réſulter des conceſſions tacites ou volontaires. Le plus fort a dû paroître quelque choſe de plus que lui au plus foible. L'erreur de la Boétie vient d'avoir été ſurpris qu'une ame forte ne fût pas dans tous les hommes ; il n'a pas vu que ſouvent l'équilibre venoit bien plus de la force & de la foibleſſe combinée enſemble, que d'une égalité conſtante des mêmes efforts. Ainſi, quand l'un

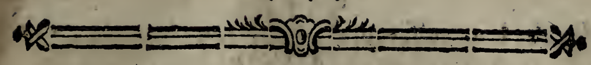
cède, l'autre marche. Il ne faut pas dire qu'il écraſe, parce qu'il ne peut pas écraſer toujours. Il n'a pas vu que la force n'eſt pas toujours abſolue, & qu'elle eſt ſouvent relative, que de là naît l'accord. Tel eſt fort aujourd'hui, qui ne l'eſt pas demain ; dans une telle circonſtance, qui ne l'eſt pas dans une autre ; avec tel homme, qui ne l'eſt pas avec ſon égal ; avec ſon égal ou ſon ſupérieur, qui ne l'eſt pas avec ſon inférieur. Le Diſcours de la Boétie ne convient que dans ces cas où il y a de grandes injuſtices. Une loi maniée par des ignorans, interprétée par des deſpotes, eſt plus terrible que le deſpote même, car c'eſt ſouvent la volonté de tous. Il faut donc pouvoir ſe défendre contre la loi, ou contre les juges. Un Noble qui envahiroit tout, & qui ſe ligueroit pour que ſa caſte ſeule de

Nobles pût toujours tout avoir, parviendroit peu à peu à faire des Nobles une ariftocratie qui multiplieroit le defpotifme : alors ils feroient pires que des defpotes. Il faut donc qu'on ne confidère que l'homme par fes qualités perfonnelles, & point du tout par un vain nom. Une maniere toujours certaine d'avoir raifon en juftice par des relations, des protecteurs, des protectrices, ou de l'argent, feroit le defpotifme ; ainfi, je ne ferois pas plus avancé d'avoir une juftice à laquelle je pourrois recourir dans une conteftation civile, ou dans une affaire criminelle, que d'être malheureux tout à coup, dépouillé, maltraité, perdu par mon femblable. Un homme qui feroit un Roi fous le mien, c'eft-à-dire, fous celui que nous avons voulu tous ; qui me

perfécuteroit,

perſécuteroit, m'enfermeroit, m'oublieroit dans le cachot où je pourirrois, & contre lequel perſonne de ceux qui s'intéreſſeroient à moi ne pourroit avoir raiſon, ſeroit un véritable deſpote; & la Boétie auroit alors parlé, comme il convient, à la Nation imbécille ou avilie qui ſouffriroit à l'avenir un tel homme. Voilà peut-être contre qui le Diſcours de la Boétie peut avoir quelque force; mais contre la Monarchie, il n'en peut avoir, au moins parmi nous. Depuis que la France a eu un Fénelon, & que le trône eſt occupé par un deſcendant du duc de Bourgogne, ſon élève, il n'eſt point à craindre qu'on oublie Télémaque. Télémaque a fait de nos Rois des guides & des amis. Quelle heureuſe révolution que celle que nous recevons de la bonté de

Louis XVI ! Il a été trompé, il ne veut plus l'être ; il avoit un fou pour Minif-tre , il a voulu un ſage.



DISCOURS
D'ETIENNE DE LA BOETIE,
SUR
LA SERVITUDE VOLONTAIRE.

Plusieurs pour commander, c'eſt un mal, ſelon moi.
Il ne faut qu'un ſeul maître, il ne faut qu'un ſeul Roi.

C'eſt ce que dit Ulyſſe, dans Homère, devant les Chefs aſſemblés.

S'il ſe fût contenté de dire:

Pluſieurs pour commander, c'eſt un mal, ſelon moi,

il eût aſſez dit, car que dire de plus ? Mais comme, pour parler d'une manière convaincante, il lui eût fallu établir d'abord, que ſi la domination d'un ſeul, dès qu'il prend le titre de maître, eſt dure & déraiſonnable, à plus forte raiſon doit l'être celle de pluſieurs; il lui eſt arrivé, ne l'ayant pas fait, d'ajouter ce qu'il eût dû d'abord établir, *qu'il ne faut qu'un ſeul Roi qu'il ne faut qu'un ſeul maître.*

Excuſons Ulyſſe: il y avoit peut-être alors néceſſité pour lui de tenir ce langage, pour s'en

ſervir à appaiſer une armée révoltée. Son Diſcours devoit donc s'accommoder au temps, plus qu'à la vérité ; mais nous, nous pouvons dire cette vérité, c'eſt que le plus grand malheur eſt celui d'obéir à un maître dont on ne peut jamais s'aſſurer qu'il ſera toujours bon, puiſqu'il eſt toujours en ſon pouvoir d'être méchant quand il le voudra. Avoir pluſieurs maîtres, c'eſt avoir autant de maux que chacun de ces maîtres peut nous en faire ſouffrir. Je n'examinerai pas maintenant une queſtion toujours agitée ; ſavoir, ſi les autres manières de gouverner, c'eſt-à-dire, ſi les autres formes de gouvernement valent mieux que la Monarchie ; & ſi je voulois m'en occuper à préſent, je voudrois, avant que de mettre cela en queſtion, me bien convaincre ſi, entre toutes ces formes (1), la Monarchie ſeroit vraiment digne

(1) Non ſeulement elle ſeroit admiſe, mais ſi la Boëtie l'avoit examinée, il auroit vu que c'eſt la forme de Gouvernement qui eſt la meilleure. Car la Monarchie n'eſt pas le Gouvernement d'un ſeul ; ce n'eſt que celui à qui on a confié le pouvoir exécutif ; ce n'eſt que celui qui a le pouvoir de faire grace ; ce n'eſt que celui à qui l'expérience de l'adminiſtration donne néceſſairement le droit de rejeter, ou de conſentir la loi, une fois qu'eſt établie la conſtitution. C'eſt celui qui ne peut être égaré par ſes Miniſtres, quand la Nation examine leur con-

d'être admiſe. Car, à mon avis, je trouve difficile de penſer qu'il y ait rien de l'eſprit public néceſſaire aux gouvernemens, dans une forme où tout le pouvoir eſt dans les mains d'un ſeul ; mais cet examen n'eſt pas mon objet quant à préſent, je le réſerve pour un autre temps ; car il eſt bien digne, par ſon importance, d'un traité particulier, outre qu'il entraîneroit avec lui toutes les diſputes qui s'élèvent toujours en pareilles matières.

Aujourd'hui je ne voudrois que pouvoir comprendre, s'il étoit poſſible, comment il ſe fait que tant d'hommes, tant de villes, tant de Nations endurent quelquefois pour tyran

---

duite, & les force de rendre compte. Toutes ces prérogatives, tous ces avantages ſont connus aujourd'hui de tout le monde. Il y auroit bien du malheur, ſi, quand un Roi juſte, humain, éclairé, veut n'avoir qu'un tel pouvoir, la Monarchie dégénéroit dans la ſuite en deſpotiſme. On n'aura pas ſans doute inutilement diſcuté avec tant de ſoin les limites des pouvoirs, pour n'en poſer aucune. La France eſt régénérée, puiſqu'elle a des têtes ſi propres à combiner ce qui eſt avantageux aujourd'hui, ou déſavantageux pour elle. La Boétie ne parle viſiblement que du deſpotiſme ; mais en cela même il peut être utile. Comme tout pouvoir y tend, il montre à quel point on ſe dégrade quand on s'y laiſſe aſſujettir.

un ſeul homme, qui n'a de puiſſance que celle qu'on lui donne, de pouvoir que celui de nuire autant & auſſi long-temps qu'on voudra bien le ſouffrir, au lieu de l'empêcher ; certes, c'eſt là une choſe ſuffiſamment incompréhenſible. Toutefois elle eſt ſi commune, qu'il y a bien lieu de s'en affliger. Cependant cela eſt propre à diminuer la ſurpriſe où nous pourrions être de voir un million de millions d'hommes ſervir miſérablement ſous un tel joug, non parce qu'ils y ſont contraints par une force ſupérieure à la leur, mais parce qu'ils ſont comme charmés par ce ſeul mot de *Monarque*, dont ils n'ont point à craindre la puiſſance, puiſqu'il eſt *ſeul*, & dont ils ne peuvent guère aimer les qualités, puiſqu'il eſt ſi ſouvent, à leur égard, un monſtre rempli d'inhumanité. Telle eſt pourtant notre foibleſſe. Les hommes ſont ſouvent obligés d'obéir à la force ; il faut qu'ils ſachent attendre, parce qu'on ne peut pas toujours être le plus fort. Ainſi, lorſqu'une Nation eſt contrainte, par la force des armes, à obéir à un ſeul, comme Athènes, quand elle ſouffrit le joug de ſes trente tyrans, il ne faut pas s'étonner de ſon eſclavage ; il faut ſeulement la plaindre d'être tombée dans un pareil malheur. Mais que dis-je ? Il ne faut pas s'étonner, ni ſe plaindre, il faut ſavoir attendre patiemment, juſ-

qu'à ce qu'on puiſſe entrevoir l'heureux moment de ſecouer le joug. Hélas ! nous ſommes tels par notre nature, que les devoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de notre vie. On ne peut s'empêcher d'aimer la vertu ; la raiſon nous y porte ; d'eſtimer les beaux faits, d'être reconnoiſſant du bien qu'on a reçu, & de nous retrancher ſouvent du néceſſaire comme du ſuperflu, pour ajouter au bonheur de celui qu'on aime & qu'on eſtime. Les habitans d'un pays qui auront rencontré quelque grand perſonnage dont la prudence pour l'avenir, la hardieſſe propre à les défendre, les grands talens également propres à les gouverner, font l'admiration, feront donc bien près de lui obéir. S'ils s'y *apprivoiſent*, s'ils font tant que de lui donner, à cauſe de tout cela, quelques avantages ſur eux, je ne ſais, politiquement parlant, s'ils ſont ſages, & ſi je puis les avouer de leur reconnoiſſance. Car c'étoit aſſez qu'il fît bien, pour le plaiſir ſeul de bien faire. Vous pourriez bien l'ôter de ce poſte déſintéreſſé, pour le faire avancer dans un autre où il pourra mal faire. Au ſurplus, c'eſt toujours une grande bonté dans ce Peuple, ſi d'ailleurs il n'eſt pas prudent, de ne craindre aucun mal de celui dont il n'a reçu que du bien.

Mais cependant je n'en puis revenir, & je

ne ſais comment caractériſer un tel malheur, ni quel nom lui donner. Eſt-ce un vice ? & quel malheureux vice ! Voilà un nombre infini d'hommes, je ne dis pas qui obéiſſent, mais qui ſervent, *eſclaves*, je ne dis pas *gouvernés*, mais *tyranniſés*, qui n'ont ni biens, ni enfans, ni parens, ni leur vie même qu'ils puiſſent dire à eux ! Je les vois ſouffrir des larcins, des brigandages, tout ce qui attaque la pudeur ou l'union la plus ſainte, toutes les cruautés du pouvoir, non pas d'une armée, c'eſt le malheur des vaincus quand le vainqueur eſt barbare, mais d'un ſeul homme ; & quel homme ſouvent ! ce n'eſt ni Hercule, ni Samſon, c'eſt le plus chétif des hommes, le plus vil, le plus efféminé de ceux à qui il commande. L'auroit-on vu couvert, à la tête de ſon armée, d'une noble pouſſière ? Non, il le ſera à peine de celle qui vole dans les tournois ; enfin, non ſeulement il ne peut pas commander à des hommes, mais il ne pourroit pas même, tant il eſt foible, ſe condamner à ne ſervir que des femmes. Quel nom donnerons-nous à cette étrange conduite ? l'appellerons-nous *lâcheté* ? Ceux qui s'abaiſſent à ramper ainſi ſous un ſeul homme, ſi vil, ſont plus lâches & plus vils encore que lui. Que deux hommes, trois, quatre, ſi l'on veut, cèdent à un ſeul,

cela surprend, mais, toutefois, c'est possible. A la vérité, l'on dira d'eux avec bien juste raison qu'ils ont manqué de courage; mais cent, mais mille, endurer tout d'un seul homme! On dira que c'est qu'ils le veulent bien, que c'est qu'ils n'osent s'en prendre à lui, enfin que c'est lâcheté; mais ne seroit-ce pas plutôt l'effet de leur mépris pour lui? Et si ce n'est plus cent hommes, mille hommes, comme tout à l'heure, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes qui n'osent en repousser unseul, tandis que le mieux traité d'entre eux n'a de bonheur que d'être serf & esclave de cet homme; comment nommerons-nous cela? Je laisse penser si ce n'est pas là de ces lâchetés qui doivent émerveiller sans cesse ceux qui réfléchissent. Aussi ceux qui réfléchissent penseront que tout vice a ses bornes, au delà desquelles il ne peut aller; & ils se diront: *Deux* peuvent en craindre *un*, dix peut-être le craindront aussi: mais mille, mais un million, mais mille villes! Non, si elles ne se défendent pas d'un seul homme, ce n'est pas lâcheté, cela ne peut être. La lâcheté ne va pas jusques là; non plus que la vaillance ne s'étend pas jusqu'à inspirer à un seul homme la témérité d'attaquer une forteresse, une armée, un royaume; car s'il prétend en faire la conquête, il ne la fera certaine-

ment pas tout ſeul. Or je demande quelle eſpèce de vice peut être celui qui ne mérite pas même le nom de lâcheté pour ceux, comme je l'ai déjà dit, qui réfléchiſſent? Quel vice que celui pour lequel la nature ni la langue n'ont pas de nom connu ? Servons-nous d'un exemple. Soit d'un côté cinquante mille hommes ſous les armes, & de l'autre autant; qu'on les range en bataille, qu'ils s'attaquent, les uns pour défendre leur liberté, les autres pour la leur ravir; auxquels croira-t-on pouvoir promettre la victoire? Quelle armée ira plus généreuſement au combat, celle qui attend la liberté pour prix de ſon courage, ou celle qui n'aura d'autre avantage, après s'être bien expoſée, que d'impoſer la ſervitude? L'une aura ſans doute toujours ſous ſes yeux, pour l'animer, ſa vie paſſée qu'il ſeroit trop affreux pour elle de perdre; car qu'eſt-ce pour elle que l'inſtant du combat, & tout ce qu'il lui peut faire ſouffrir, ſi elle & toute ſa Nation, leurs enfans & leur poſtérité doivent être victimes de ſa lâcheté? L'autre au contraire n'aura rien qui l'encourage, ſinon le foible avantage de la conquête de ce Peuple qui deviendra ſon eſclave, mais très-peu propre, à mon avis, à balancer le grand intérêt de l'armée qu'elle attaque.

Aux batailles, tant renommées, de Miltiade,

de Léonidas, & de Thémiſtocle, données il y a deux mille ans, & ſi vivantes ou ſi fraîches dans la mémoire des hommes & dans nos livres, qu'on en parle encore comme ſi ce n'étoit que d'avant-hier qu'on eût combattu; que penſe-t-on qui donna à une poignée de Grecs l'avantage ſur les Perſes qui étoient en ſi grand nombre, & qui avoient tant de navires, que la mer en étoit toute couverte; tant de monde, que l'armée des Grecs n'eût pas ſuffi pour fournir ſeulement celle des Perſes de capitaines? La crainte de perdre leur liberté. Ce n'étoit pas alors une bataille des Grecs contre les Perſes, c'étoit la victoire de la liberté ſur la tyrannie, du droit naturel de l'homme ſur l'uſurpation.

Tout ce qu'on entend dire du courage qu'inſpire à l'homme l'amour de ſa liberté attaquée, & ſa défenſe, tient toujours de la merveille. Mais ce qui ſe fait en tout pays, par tous les hommes, & tous les jours; ſavoir qu'un ſeul homme domine cent mille villes & les tient dans l'eſclavage, ſi l'on ne faiſoit que l'entendre dire, ſeroit-on jamais tenté de le croire? Il faut l'avoir vu; mais ſi, au lieu de ſe paſſer ſous nos yeux, cela nous étoit raconté de pays bien lointains, nous regarderions ces récits comme des fables, bien loin de les croire véritables. Eh bien, ces prodiges de la liberté

ne font pas ici néceſſaires; car un tyran tout ſeul, a-t-on beſoin de le combattre? ne ſuffit-il pas de s'en défendre? Il tombe de lui-même, pourvu que le pays ne tende pas ſes mains aux chaînes de l'eſclavage; en un mot, pourvu qu'il ne conſente pas à la ſervitude. Il n'eſt pas queſtion de lui ôter, il n'eſt queſtion que de ne lui donner rien; il n'eſt pas queſtion de rien faire pour ſoi, il n'eſt queſtion que de ne rien faire contre ſoi.

Ce ſont donc les Peuples mêmes qui ſe laiſſent aſſervir, ou plutôt qui le veulent, puiſqu'il ne leur en coûteroit que de ne le pas vouloir. C'eſt le Peuple qui ſe coupe la gorge, pour ainſi dire, & qui, ayant le choix d'être ſujet ou libre, dépouille ſa liberté, & ſe met ſous le joug; qui conſent à la tyrannie, & même en quelque ſorte va au devant d'elle. S'il lui en coûtoit quelque choſe ſeulement pour ſe remettre en liberté, je ne l'en preſſerois point, quoique ce ſoit ce que l'homme doit avoir de plus cher, quoique ce ſoit ſon droit naturel, & que, pour bien dire, ce ſoit de bête redevenir homme. Mais, encore une fois, il n'a preſque rien à faire; il n'eſt pas même queſtion pour lui de préférer une je ne ſais quelle sûreté de vivre à ſon aiſe qu'il pourroit craindre de perdre. Lorſque, pour ravoir ſa

liberté, il n'eſt queſtion que de la déſirer, queſtion que d'un ſimple vouloir, ſe trouveroit-il donc une ſeule Nation au monde qui l'eſtimeroit trop cher à pareil prix ? Peut-ce être trop de la volonté pour une choſe qu'on devroit racheter au prix de ſon ſang ? N'eſt-ce pas le plus grand des biens ? Une fois perdu, qu'eſt-ce que vaut la vie, & qui eſt-ce qui n'implore pas la mort ? Faites bien attention à cette comparaiſon. Dans le conſeil que je vous donne ici, voilà toute la peine qui peut en réſulter pour vous : de même que de la moindre étincelle peut venir un incendie qui devient terrible à meſure qu'il rencontre plus d'alimens, cependant, lorſqu'il a tout dévoré, ſi l'on ne prend pas le ſoin de lui en fournir d'autres, ſe détruit de lui-même, ſans y jeter une ſeule goutte d'eau pour l'éteindre; de même les tyrans, à force d'exiger & de voler, de ruiner, de détruire, ſont bientôt au bout de leurs efforts, & ils connoîtroient bientôt leur foibleſſe, s'ils n'étoient pas ranimés, pour ainſi dire, par le ſoin des Peuples qui leur fourniſſent toujours de quoi leur inſpirer un nouveau courage pour les anéantir : mais qu'enfin on leur refuſe ce qui corroboroit tant leur tyrannie, qu'on ne leur obéiſſe plus; ſans frapper, ſans combattre, ils tombent, tout dévo-

rateurs qu'ils ſont, faute d'alimens, comme l'incendie ; les voilà nus, par terre, & bientôt ils ont diſparu. C'eſt une racine qui, n'étant plus nourrie, eſt bientôt deſſéchée, faute des ſucs que la terre avoit coutume de lui fournir.

Les hommes, qui ſont hardis pour acquérir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le danger ; ceux qui ſont prudens ne craignent point la peine. Mais les lâches, les engourdis ne ſavent ni ſupporter le mal, ni recouvrer le bien. Ils ne font que conſentir qu'il eſt juſte de le déſirer ; mais ils ſont trop lâches pour oſer y prétendre ; ils ſont tels par leur nature, que le déſir n'a en eux aucun pouvoir ; les ſages & les fous, les lâches & les braves, tous ſouhaitent également les choſes dont la poſſeſſion peut les rendre heureux. Il n'y a que la liberté qui n'ait pas en eux la même force. Ce bien ſi grand, & qui doit être le premier de tous les biens, puiſque, ſans lui, aucun n'a d'attrait pour nous, puiſqu'après ſa perte, tous les maux nous accablent, les hommes ne le déſirent point. Je n'en vois d'autre raiſon, à mon avis, que la facilité de l'obtenir : s'ils déſiroient la liberté, ils l'auroient ; c'eſt dès-lors pour eux une acquiſition trop facile. Peuples inſenſés, Nations opiniâtres & aveugles, qui vous entêtez de vos fers, & qui

ne voyez pas vos avantages, vous laiſſez emporter ſous vos yeux le plus beau & le plus liquide de votre revenu, piller vos champs, voler vos maiſons, juſqu'à les dépouiller des meubles anciens que vous avez reçus de vos pères ! Eſt il bien poſſible ? Quoi ! vous ſupportez de vivre de manière que vous pouvez bien dire que rien n'eſt à vous ! Iriez-vous juſqu'à vous trouver trop heureux qu'on vous laiſſât la moitié de vos biens, de vos familles, & de vos vies ? Et ces ravages, ces malheurs, cette ruine ne vous vient pas des ennemis, mais de l'ennemi que vous faites ſi puiſſant, pour lequel vous allez ſi courageuſement à la guerre pour la grandeur duquel vous ne craignez pas de prodiguer votre ſang ! Mais, malheureux toujours trop plongés dans l'aveuglement, celui qui vous gouverne ainſi, n'a rien de différent d'un autre homme (1). Il n'a qu'un corps & deux mains comme lui ; ce qu'il a de plus, ce n'eſt que le pouvoir que vous lui donnez de vous détruire. Tous ces yeux qu'il ſemble avoir pour vous épier, toutes ces mains

---

(1) Ceci ne peut s'appliquer jamais qu'à un Miniſtre ou à un Roi comme Louis XI. Nous avons & nous n'aurons dorénavant pour Roi que des hommes.

pour vous frapper, qui les lui a données? c'eſt vous (1). Le pied terrible & multiplié dont il vous écraſe, à qui le doit-il? A vous. Il n'a pouvoir ſur vous, que par vous. S'il vous bat, s'il vous tue, vous êtes d'intelligence avec lui. Vous êtes donc ſes complices; il eſt donc clair que vous vous trahiſſez vous-mêmes, que vous ne ſemez vos fruits, qu'afin qu'il les ſaccage, ou qu'il vous les enlève; que vous ne meublez & n'enrichiſſez vos maiſons, que pour lui offrir des magaſins où il puiſſe beaucoup prendre; que vous élevez vos filles pour en faire l'objet de ſes violences ou de ſes débauches; que vous n'avez d'enfans que pour lui ſervir de ſoldats malgré eux & malgré vous, pour les expoſer ſans néceſſité à la boucherie, ou pour en faire les miniſtres de ſes rapines, ou les exécuteurs de ſes vengeances. Vous ne travaillez péniblement que pour lui procurer des délices; vous

(1) Il eſt clair que la Boétie confond ici ce qui eſt néceſſaire, avec les crimes de ceux qui en abuſent. Un Roi, ou la Loi, ne leur faut-il pas une force extrême pour contenir? Et l'un & l'autre ne ſont-il pas armés, par le conſentement de tous, de la force de tous? Ce n'eſt que lorſque ce pouvoir n'eſt pas examiné, réglé, contenu, qu'on peut le reprocher aux Peuples qui s'y ſoumettent, ou qui s'y ſont ſoumis.

n'épuifez vos forces que pour le rendre plus fort que vous ; & tant d'horreurs, tant de cruautés, que les bêtes mêmes ne voudroient pas fouffrir, il ne vous en coûteroit, pour vous en délivrer, que de le vouloir ; & vous héfitez! Quoi! vous êtes libres, fi vous prenez feulement la réfolution de l'être ! & ce n'eft pas encore fait ! Mais qu'avez-vous donc tant à entreprendre ? Faut-il toucher à ce coloffe (1) qui eft votre tyran ? faut-il tâcher de le renverfer ou de l'ébranler ? Non ; il n'eft queftion que de ne le plus foutenir. Alors vous le verrez comme celui à qui l'on ôte fa bafe, tomber de lui même, & fe brifer pour toujours (2). Mais ne fais-je

---

(1) On ne pardonneroit pas aujourd'hui à un Auteur qui fe répéteroit ainfi. Ici c'eft un *coloffe*, plus haut, c'eft une *incendie*, ou une *racine*.

(2) La Boétie s'aperçoit ici du véritable danger : il y en a fans doute à parler d'une liberté qui n'eft pas poffible dans le fens que paroît l'entendre cet Auteur. Il ne faut point de defpotifme, mais il ne faut point l'exagérer. Les Peuples qui font dans un efclavage, tel qu'il eft dépeint ici, refpireroient encore moins que nos nègres en Amérique. Je fais bien qu'il ne faut pas qu'un feul homme ait à fe plaindre d'un tel pouvoir ; mais quand nous aurons une conftitution qui le repouffera, il arrivera encore à plus d'un

pas que les Médecins conseillent de ne point toucher aux ulcères qu'on ne peut guérir? Que fais-je donc de vouloir ici conseiller le Peuple qui ne connoît pas ses maux, & qui par-là même m'apprend assez qu'il est incurable? Cherchons plutôt, s'il est possible, à découvrir comment l'opiniâtreté de servir s'est enracinée si avant, qu'il semble que la liberté n'est plus naturelle aujourd'hui.

D'abord je crois qu'il est hors de tout doute, que si nous vivions comme la Nature le veut, que si nous écoutions sa voix, nous obéirions sans peine & volontairement à nos parens, seulement soumis à la raison, nullement esclaves de qui que ce soit, & que notre obéissance seroit la même que chacun sent en soi qu'il a pour le père & la mère qui le nourrissent. Tout le monde peut rendre compte de sa raison, il sent suffisamment en lui-même s'il en est susceptible; donc il peut savoir si elle naît, ou si elle ne naît point avec nous; question tant débattue par les Philosophes, & que je crois

---

d'en être la victime; comme, malgré le supplice de la roue, il y a tous les jours des hommes qui assassinent. Seulement le Ministre despote aura à craindre à son tour un pouvoir qui le jugera.

pouvoir résoudre, en pensant qu'il y a en nous une semence de raison, qui, si elle est naturelle par l'éducation, doit produire la vertu, & qui, au contraire, est étouffée, si le défaut d'éducation y laisse germer, auprès d'elle, tous les vices. Mais il y a une vérité autrement certaine, & sur laquelle il n'est pas permis de s'aveugler, c'est que la Nature, ministre de Dieu & gouvernante des hommes, nous a tous faits semblables, afin de nous faire entendre que nous sommes tous frères; & si dans ses présens elle est plus libérale envers les uns qu'envers les autres, soit pour les avantages de l'esprit, soit pour ceux du corps, ce n'est pas une raison de croire qu'elle ait prétendu pour cela nous asservir les uns aux autres, & il seroit horrible d'imaginer qu'elle nous ait jetés dans ce monde, comme dans un parc, pour donner lieu aux plus forts de maltraiter les plus foibles, ainsi que pourroient faire des brigands armés qui tomberoient inopinément dans une forêt sur des voyageurs imprudens qui auroient risqué d'y passer sans armes. Il est juste au contraire de penser que si les uns ont eu plus, les autres moins, dans les faveurs qu'elle nous a dispensées, c'étoit pour engager chacun de ses enfans à se lier d'une amitié

fraternelle (1). Et qui eſt-ce qui pouvoit mieux la cimenter que le beſoin d'aſſiſtance dans les uns, & la force de protéger de la part des autres? Puis donc que la Nature, cette bonne mère, nous a tous logés ſur la terre comme dans une ſeule demeure, nous a tous figurés & formés de la même pâte & de la même façon pour nous voir l'un dans l'autre; puiſque ce grand avantage de la voix & de la parole que nous avons ſur tous les autres animaux, n'eſt qu'un moyen de plus de fraterniſer enſemble, en nous communiquant nos déſirs & nos penſées; puiſqu'elle a ſerré ainſi plus étroitement le

(1) N'eſt-ce pas auſſi ce que je diſois dans l'avertiſſement? Il y a toujours une heureuſe alliance de la force & de la foibleſſe; qu'on ne s'inquiète pas, les hommes ſauront toujours faire des ligues, le foible chercher le fort, l'imbécille celui qui a plus d'eſprit ou de reſſources que lui. Il n'y a que le pauvre qui ne ſait guère émouvoir le riche; mais s'il le ſert, s'il le flatte, s'il le trompe, s'il s'affectionne à lui, s'il fait ſaiſir toutes les occaſions de le ſéduire, il en vient à bout, mais ſurtout s'il ne lui fait point honte de ſes vices. Je ſais bien que je ne fais pas ici l'éloge du pauvre; & que je ne voudrois pas être ce pauvre; mais tout le monde ne ſonge pas qu'il faut un jour mourir. On ne ſuit, quand on reſpire, que l'inſtinct de la vie.

nœud qui nous raſſemble en ſociété, puiſqu'en tout elle montre qu'elle ne veut pas tant nous faire tous *unis*, que tous *uns*; il n'y a aucun doute que nous ſommes tous libres: il ne peut tomber dans l'eſprit de perſonne que ce que la Nature a lié & raſſemblé de la même manière, ne ſoit pas des êtres égaux; des compagnons, des frères ne peuvent pas établir entre eux de ſervitude.

Mais qu'eſt-il beſoin d'examiner ſi la liberté eſt naturelle ? Ne ſuffit-il pas de ſavoir qu'on ne peut tenir perſonne dans l'eſclavage, ſans lui faire tort, & que la Nature, toujours ſi raiſonnable, nous le défend (1)? La liberté

---

(1) Ceci eſt bien en faveur des nègres, contre leſquels on ne trouve plus de difficultés que celles qu'on ſuppoſe, peut-être fauſſement, tenir au climat; que celles qui pourroient venir du nombre des noirs en Amérique, qui ſurpaſſe celui des blancs; que celles enfin qui peuvent venir du prix qu'ils ont coûté. Mais n'y a-t-il pas en Amérique des terreins qu'on pourroit leur concéder ? Avant qu'ils fuſſent devenus une Nation formidable, croit-on qu'ils voudroient chaſſer ou tailler en pièces leurs bienfaiteurs ? Une ingratitude qui ſeroit bientôt & facilement punie par les blancs qui viendroient du continent, ſuivroit-elle ſi-tôt le préſent qu'on leur auroit fait de la liberté? Quant au climat, croit-on que peu à peu les blancs ne ſe feroient pas à

eſt donc naturelle , & non ſeulement nous ſommes nés libres , mais nous ſommes nés

---

cultiver la terre ? Relativement au prix qu'ils ont coûté, n'y auroit-il pas pluſieurs partis à prendre ? S'il y en a parmi eux qui peuvent avoir une induſtrie aſſez productive pour s'acheter eux-mêmes, ne ſeroit-il pas poſſible de convenir qu'au bout d'un certain temps , après la conceſſion , ils donneroient le prix qu'ils ont coûté à leurs maîtres ? Ou en leur livrant peu à peu une portion de terre pour un certain prix , le Gouvernement ne pourroit-il pas ſe charger de rembourſer les propriétaires de cette marchandiſe vivante, dont ils ont tant de peine à faire le ſacrifice ? Ah ! on vient toujours à bout de ce qu'on veut ; en tout cas, il y a toujours un moyen de ne ſe plus rendre coupable envers la Nature & envers l'homme, d'un pareil attentat, celui de le faire vendre & celui de l'acheter ; c'eſt d'interdire déſormais un commerce qui ſe fait depuis ſi long-temps à la honte de l'humanité. Que de crimes commis pour avoir cette Amérique qui étoit ſéparée de nous par tant de mers, & qu'elles ne nous ont pas empêchés d'aller ravager ! *Nequicquam Deus abſcidit prudens oceano diſſociabili terras, ſi tamen impiæ non tangenda rates tranſiliunt vada.* Nous tuons tous ceux à qui cet autre univers appartient , & la même avarice qui nous a fait détruire , nous porte à le repeupler d'eſclaves qui ne vivent que pour nous ſervir ; & l'on eſt étonné de l'eſprit de corps ! Pourroit-il, un corps quelconque , ſe trouver coupable , quand on voit les Nations ſe familiariſer avec de tels forfaits ? Mais le temps eſt venu

encore avec le désir de toujours l'être. Mais si par hasard nous en doutions, ou si nous étions si dénaturés que nous aurions l'ignorance de nos biens & de nos désirs naturels, il faudra que je fasse parler les bêtes, pour nous instruire de notre nature & de notre condition. Les bêtes, si les hommes n'étoient pas sourds, ils les entendroient toutes crier: *Vive la liberté!* N'y en a-t-il pas qui meurent de regret & de chagrin, dès qu'elles sont prises? Le poisson meurt dès qu'on l'a privé de son élément; il le regrette donc. Si les animaux avoient entre eux des prééminences ou des rangs, ce seroit, j'en réponds, de leur liberté qu'ils feroient leur noblesse. Mais il y en a, dira-t-on, qui ne meurent pas après la perte de leur liberté. J'en conviens; en valent-elles

---

que la raison qui honore, quand elle semble venir en nous sans effort, fera ce que la Religion n'avoit pas pu faire, soit parce qu'elle se taisoit, soit parce qu'étant une raison commandée & mal apprise, elle ne pouvoit pas opérer tout l'effet qu'elle devoit avoir. Cependant combien de Missionnaires, & ce divin Las-Cazas, entre autres, qui accompagnoient les tyrans! Et la raison aujourd'hui, moi qui m'étonne de ce que n'a pas fait la Religion, a-t elle beaucoup de sectateurs? Tout ce qu'il seroit bon de faire, ne le voit-on pas arriver bien lentement?

mieux ? D'abord, quand on les prend, depuis la plus grande jufqu'à la plus petite, quel effort ne font-elles pas avec leurs ongles, leurs cornes, leur bec, ou leurs pieds, pour fe délivrer ! Et quand elles font prifes, que de fignes elles nous donnent de la connoiffance qu'elles ont de leur malheur ! Elles femblent plutôt languir que vivre ; elles femblent toujours fe plaindre, loin de s'accoutumer à la fervitude. Que nous apprend l'éléphant lorfqu'il caffe fes dents contre les arbres, après qu'il a compris qu'il lui eft impoffible, malgré fa force & fon courage, de fe défendre d'être pris, fi ce n'eft qu'il veut refter libre, & qu'il fera trop heureux d'acheter fa liberté du chaffeur, fi l'ivoire de fes dents, qu'il cherche à femer dans fes mains, en peut être le prix? Et le cheval, cet animal fi fuperbe que nous fommes parvenus à dompter, qui nous fert & qui nous aime, qui cultive avec nous la terre dans nos contrées, qui nous accompagne & nous porte dans nos voyages & à la guerre, qui nous traîne fi noblement pour augmenter le fafte ou l'orgueil de nos villes ; il faut nous y prendre de bonne heure pour *l'apprivoifer* à nous fervir ; & encore n'en fommes nous pas toujours tellement les maîtres, qu'il ne morde le frein, qu'il ne regimbe contre l'éperon ;

& c'eſt, à mon avis, un ſigne que s'il ſert, ce n'eſt que malgré lui.

Le bœuf même ſe plaint du joug qu'il faut porter,
L'oiſeau, de ſa priſon, qu'il eſt las d'habiter.

Comme j'ai dit ailleurs autrefois, quand je m'occupois de vers; je ne les relis jamais; mais tu les aimes (1), ô Longa, ou du moins tu feins de les aimer, & cela ſeul me rend tout glorieux Auſſi, en écrivant à toi, je ne crains point de mêler de mes vers à la proſe que j'écris. Puis donc que tout ce qui eſt capable de ſentir, ſent le malheur d'être aſſujetti, & court après la liberté; puiſque les bêtes mêmes, qui ſemblent deſtinées au ſervice de l'homme, ne peuvent s'accoutumer à le ſervir ſi bien, qu'elles ne donnent quelquefois des marques de leur répugnance, par quel événement ſiniſtre, l'homme ſeul, né effectivement pour être libre, perd-il ſa dignité au point de ſe laiſſer aſſervir plus que les bêtes, & de ne pas donner, comme elle, un ſigne d'impatience ou d'amour pour ſa liberté, dans la ſervitude (2)?

---

(1) Il paroît par ce paſſage que la Boétie écrivoit à une femme qu'il aimoit.

(2) Je crois qu'ici la Boétie ſe trompe. Tous les jours l'homme fait des efforts que les lois répriment; & par

Il y a trois sortes de tyrans. Je parle des méchans Princes : les uns sont Rois par l'élection du Peuple, d'autres par la force des armes ; d'autres par la succession accordée à leur race. Ceux qui n'ont eu que le droit de la guerre pour se mettre la couronne sur la tête, sont ce qu'on appelle les conquérans ; ceux qui naissent Rois, ne sont pas ordinairement ceux qui savent le mieux gouverner. Nourris dans la tyrannie, ils sucent, pour ainsi dire, avec le lait le caractère de tyran, & ne regardent guère leurs peuples que comme des esclaves. C'est le malheur attaché à la naissance de ces Princes. Sont-ils avares, sont-ils prodigues ?

---

cette raison, je crois aussi qu'il s'étonne mal à propos. L'homme susceptible de réflexion & d'une éducation suivie, sent qu'il ne doit pas troubler l'ordre une fois établi : souvent on croit que tout va mal, que celui qui est le plus intéressé à voir changer les choses, ne s'en est pas encore aperçu : mais qu'on le réduise au désespoir, & l'on verra enfin qu'il est homme, & quelle est son énergie. La Boétie parle ici de la servitude absolue. Son Discours ne convient donc, ou n'est supportable que dans ce cas. Tel homme à qui on aura confié le pouvoir, en aura abusé peut-être ; alors on conçoit, par rapport à lui, tout ce que la Boétie dit ici ; & l'on s'indigne qu'un tel homme reste en place, ou, sorti de place, reste impuni.

ils conduifent le royaume , comme fi c'étoit leur héritage. Celui qui n'a le fceptre que par élection , devroit être fans doute le Prince le plus tolérable. Il ne l'eft pas; mais il le feroit fi, fe voyant élevé par-deffus tous les autres dans le pofte le plus éminent, flatté de ce je ne fais quoi qu'on appelle *grandeur* , il ne fongeoit pas dès-lors à la garder toujours. Il eft bien rare que celui à qui le Peuple a conféré la puiffance , ne cherche pas à la tranfmettre à fes defcendans; & dès qu'il eft poffédé de ce funefte défir, il n'eft pas concevable de combien il furpaffe en vices & en cruautés les autres tyrans. Pour affurer la couronne à fa famille, il ne trouve d'autre moyen que d'affervir davantage ; tout ce qui pourroit réveiller le goût de la liberté , il le profcrit ; difons vrai , il peut bien y avoir entre ces Princes quelque différence , mais de choix , il n'y en a point. Ils montent au trône par différens chemins , mais ils règnent de même. Les Princes élus traitent leurs Peuples comme des taureaux qu'il faut qu'ils domptent , les conquérans comme leur proie , les Rois qui fuccèdent comme leurs efclaves.

Mais voyons : s'il naiffoit aujourd'hui , par hafard, des hommes qui ne fuffent ce que c'eft que *liberté* ni *efclavage* , qui n'en fuffent pas

même les noms, au cas qu'on leur proposât de vivre en liberté, ou de vivre esclaves; quel feroit leur choix, dans quel état consentiroient-ils d'être? Il y a apparence que le parti qu'ils prendroient feroit d'obéir seulement à la raison, & non à la volonté arbitraire d'un homme, à moins qu'ils ne fussent comme les Juifs qui, sans y être forcés, sans en avoir senti le besoin, se firent un tyran. Je ne lis jamais l'Histoire de ce Peuple sans m'indigner; j'en deviens presque méchant, tant je prends plaisir à voir les maux qui l'accablèrent. Il n'y a point de doute que tous les hommes, tant qu'ils conservent quelque chose d'humain, ne se laissent assujettir, que lorsqu'ils y sont forcés soit par les armes étrangères, comme Sparte & Athènes par celles d'Alexandre, soit par les factions, comme cette même Athènes quand elle fut livrée au pouvoir de Pisistrate: souvent encore les hommes perdent leur liberté par quelque illusion qui les trompe; mais alors c'est bien plutôt leur faute, que ce n'est celle des autres. C'est ainsi qu'il arriva à Syracuse de se tromper, quand elle remit aux mains de Denis le Tyran la conduite de l'armée; elle ne songeoit alors qu'au danger qui la menaçoit, & ne prévoyoit pas qu'au retour, Denis victorieux se serviroit de cette même armée pour

l'aſſervir : elle croyoit n'avoir fait qu'un Général , elle s'étoit donné un Roi. Il n'eſt pas croyable comme le Peuple, une fois qu'il eſt aſſujetti, tombe ſoudain dans un oubli ſi profond de ſa liberté, qu'il eſt comme impoſſible qu'il ſe réveille pour la ravoir (1). Il ſe ſoumet ſi volontiers, qu'on ne peut pas dire que ce ſoit la liberté qu'il a perdue , mais l'eſclavage ; cela n'eſt pas pourtant abſolument vrai dans le commencement de l'uſurpation. L'uſurpateur a toujours beſoin de nerf & de prudence. Mais peu à peu les vaincus diſparoiſſent & avec eux le goût de la liberté. Ceux qui

(1) Ce qui étonne ici la Boétie dans l'homme, ne le remarque-t-on pas dans les bêtes les plus difficiles à ſoumettre ? Quoi qu'il en diſe, l'homme a des choſes par où il eſt rangé dans la claſſe des animaux dans laquelle il eſt , ſuivant la diſtribution générale de la Nature. C'eſt comme *animal* qu'il eſt ſi facile à aſſujettir ; & ſans cela , quelle eſpèce de ſociété eût jamais pu ſe former ? Les bêtes qui ſe laiſſent conduire par nous, & qui nous ſervent , ont ſans doute en elles-mêmes de cet inſtinct ſociable qui les habitue à vivre avec nous. Au reſte, c'eſt par leurs beſoins que nous les ſoumettons, & c'eſt auſſi par nos beſoins mutuels que nous ſommes ſoumis. Dès que cette chaîne s'établit, il faut prendre garde qu'il n'y a que plus ou moins de dépendance ou d'entière liberté.

naiſſent après eux n'en ont jamais joui, ils ne la connoiſſent point; alors c'eſt ſans regret & volontiers qu'ils laiſſent aller les choſes dans le même ordre où ils les ont trouvées. Voilà d'où vient que, nourri & élevé dans la ſervitude, on ſe contente de ſon ſort, ſans oſer ſonger à d'autres biens, & que l'on croit naturel l'état dans lequel on eſt né : & cependant quel héritier ne conſulte pas ſes papiers pour y voir s'il ne lui a pas été enlevé quelques droits dont il devroit jouir ? Il ne faut donc pas douter que l'habitude, qui a tant de pouvoir ſur nos eſprits, n'a, en rien, autant de force qu'elle en a quand il eſt queſtion de liberté ou de ſervitude. L'homme reſſemble à Mithridate qui ſe fit au poiſon, en s'habituant chaque jour à en boire un peu, pour ôter à ſes ennemis la reſſource de l'empoiſonner. Il faut convenir que la nature fait beaucoup en cela; on ſe croit heureux ou malheureux ſelon ſon caractère : mais l'habitude a encore plus de force; c'eſt elle qui moule aux circonſtances : un heureux naturel change, s'il n'eſt point cultivé. La Nature a beau faire, on prend inſenſiblement la forme qui doit réſulter de l'éducation & de la nourriture. Le germe planté par les mains de la Nature eſt trop foible pour ne pas périr au plus petit accident qu'il éprouve. C'eſt

comme ces arbres ſur leſquels on ente d'autres fruits que ceux qui ſont naturels. Sans cet artifice, ils n'auroient rien changé à la ſaveur de leurs propres fruits, tandis que par ce moyen ils en donnent qui réellement ne leur appartient point. Il en eſt de même des herbes; elles ont chacune leur propriété. Toutefois les intempéries de la ſaiſon, le terroir, ou la main du jardinier ajoute ou diminue quelque choſe à leur vertu première. Telle plante qu'on a vue en un certain endroit, on ne la reconnoît plus dans un autre. Qu'on aille à Veniſe, & l'on verra une ville où le plus fier de ſes habitans ne voudroit pas de la couronne avec toutes les félicités du monde; ils ſont tous élevés de manière qu'ils ne ſongent à rien tant qu'à conſerver leur liberté; c'eſt là qu'on peut dire qu'on a ſucé avec le lait qu'aucun bien n'eſt préférable à elle. Qu'on aille enſuite dans les lieux dominés par le Grand Seigneur, on y verra des Peuples qui ſont nés eſclaves, & qui s'expoſent volontiers à la mort, pour conſerver à ce deſpote toute l'étendue de ſon pouvoir. Quand on a vu parmi les hommes de ſi grandes différences, tant d'amour pour la liberté à Veniſe, tant d'indifférence pour elle à Conſtantinople; peut-on dire que ce ſont là les mêmes hommes?

Ah ! s'il faut dire ce qu'on pense, on dira qu'après avoir voyagé parmi des hommes, on a mis le pied dans le pays des bêtes.

On raconte que Lycurgue, voulant montrer aux Lacédémoniens la puissance des alimens sur les corps, avoit élevé deux chiens, nourris du même lait & sortis de la même mère. L'un avoit été toujours nourri & élevé à la cuisine, tandis que l'autre, nourri & élevé à la campagne, étoit accoutumé au bruit du cor, & à vivre en chien de chasse à la suite de son maître. Au moment de leur donner à manger, on les transporta toux deux ensemble dans la même place, & l'on mit près d'eux une soupe & un lièvre. Le chien de chasse courut au lièvre, & le chien de cuisine à la soupe, qui étoit son aliment ordinaire. Ils étoient pourtant nés de la même chienne : tel est donc l'empire de l'éducation & de l'habitude, &c. Aussi Lycurgue, qui en connoissoit la force, fit si bien, que les Lacédémoniens, dont il fut le Législateur, auroient préféré mille morts plutôt que de se soumettre à tout autre Gouvernement que le leur.

Je me rappelle ici avec plaisir, à propos des Lacédémoniens, le trait d'un favori de Xercès. Au moment que ce Prince faisoit des préparatifs immenses pour asservir la Grèce, il envoya

demander aux villes grecques un peu d'eau & de terre. (C'étoit la manière parmi les Perſes de ſommer les villes qu'ils vouloient ſoumettre.) Mais ſes Ambaſſadeurs ſe gardèrent bien d'aller à Sparte ni à Athènes, où d'ailleurs le Roi ne les envoya point, parce que du temps de Darius ſon père, qui leur avoit oſé faire une pareille demande, les Spartiates & les Athéniens en avoient jeté une partie dans leurs foſſés, une autre dans un puits, en leur diſant qu'il y avoit là ſuffiſamment de terre & d'eau pour porter à leur Prince. Ces Peuples ne ſupportoient ſeulement pas qu'on dît une parole qui pût le moins du monde offenſer leur liberté. Mais comme les Spartiates virent qu'ils avoient irrité les Dieux par cet oubli du droit des gens, ſi ſacré dans la perſonne des Ambaſſadeurs, & ſur-tout Talthybie, le Dieu des hérauts, ils crurent devoir envoyer à Xercès, voulant par-là appaiſer les Dieux, deux de leurs citoyens pour en diſpoſer à ſa volonté; l'un ſe nommoit *Sperthes*, l'autre *Bulis*. Ils s'étoient dévoués d'eux-mêmes avec cette grandeur d'ame ſi commune, non ſeulement dans les lieux où il y a une patrie, mais dans les lieux où il y a rivalité entre deux grands Peuples. Ils partirent, & dans leur route ils s'arrêtèrent dans le palais d'un Perſe nommé

Gidarne, qui commandoit pour le Roi dans toutes les villes maritimes de l'Empire. Ce Lieutenant les reçut avec beaucoup de politeſſe, & leur rendit même des honneurs. Après avoir cauſé quelque temps enſemble, il leur demanda pourquoi ils ſe refuſoient avec tant d'opiniâtreté à l'amitié que ſon Roi leur offroit. « Croyez, leur dit-il, que le Roi honore » beaucoup le mérite, & jugez-en par moi. » Si vous l'aviez pour Roi, il vous traiteroit » de même. Il n'y a peut-être pas un Lacé» démonien, s'il connoiſſoit votre Peuple, » comme je vous connois maintenant, qui ne » fût fait par lui Commandant d'une ville de » Grèce. Croyez-nous, lui répondirent les » Lacédémomiens, vous ne pourrez jamais » être en état de nous donner là-deſſus un bon » conſeil ; car le bien que vous nous offrez, » nous en convenons, eſt un bien dont vous » avez déjà l'expérience ; mais convenez auſſi » que celui dont nous jouiſſons eſt un bien » que vous n'avez pas goûté, & qu'ainſi vous » n'en pouvez pas eſtimer le prix. Vous ſavez » ce que c'eſt que la faveur d'un Roi, mais » vous ne ſavez pas ce que c'eſt que la li» berté (1). Eh bien, la liberté eſt cet avan-

(1) On pourroit dire de même à un Grand, quand

» tage, qui eſt tel, que ſi vous en aviez joui, » vous nous conſeilleriez de la défendre, non » pas avec une lance & un bouclier ſeulement, » mais de nos dents & de nos ongles ». Ici l'homme de Sparte diſoit noblement la ſeule choſe qu'il convient à l'homme de dire. Mais l'autre parloit comme ceux qui ont été élevés ſous un maître. Que pouvoit-il eſtimer une liberté dont il n'avoit jamais joui? & comment un Lacédémonien eût-il pu s'en priver, après en avoir joui toute ſa vie (1)?

---

on vit dans la retraite : « Vous ſavez bien ce que c'eſt » que d'aller à Verſailles, mais vous ne ſavez pas ce que » c'eſt que l'ineſtimable bonheur de n'y pas aller ». C'eſt le mot de Henri IV : *Heureux qui a dix mille livres de rentes, & qui vit à deux cents lieues de ma Cour!* Un Courtiſan répétera cela, & il reſtera Courtiſan. Tous les plumets l'entendront, & ils voudront monter dans les carroſſes du Roi. C'eſt donc une bien belle choſe que les carroſſes du Roi! Y eſt-on mieux aſſis que dans le ſien, ou que dans une voiture publique? Cela ſe peut & cela doit être; mais du moins on conviendra que ſi cela mène à vanter *ſa folie de Nobleſſe*, cela ne mène pas ſeulement où on a affaire.

(1) Il en eſt de même de tout. Pour aimer les affaires, ou la retraite qui permet de penſer, il faut s'y être habitué de bonne heure. Demandez à des riches ou à des Nobles de quarante ans, qui n'ont jamais fait que des

Dans ſon enfance, Caton d'Utique alloit beaucoup chez Sylla, & même tout autant de fois qu'il vouloit; car, outre qu'ils étoient proches parens, ils demeuroient à côté l'un de l'autre; mais il n'y alloit jamais qu'accompagné de ſon précepteur, comme cela ſe pratique encore ſous nos yeux pour les enfans des riches. Dans ces fréquentes viſites, s'étant aperçu que Sylla donnoit ordre (car il ne ſe cachoit point de lui) d'empriſonner les uns, d'étrangler les autres, banniſſoit ou condamnoit à une autre peine les citoyens; que l'un venoit lui demander la tête de certains perſonnages, l'autre les biens de ceux qu'il avoit proſcrits; enfin y voyant faire tout ce qui n'appartient qu'à un tyran, il dit à ſon précepteur, dans le moment même de colère & de pitié que toutes ces horreurs lui inſpiroient: « Donnez-moi un poignard, je le » cacherai ſous ma robe; j'entre ſouvent dans » la chambre de Sylla avant qu'il ſe lève, je » me ſens le bras aſſez fort pour en délivrer

---

viſites, ou qui ne travaillent que par ſecrétaires, de l'application, ou autre choſe que le babil de leur ſociété, & *les beaux airs* du monde dont ils font tant de cas, vous leur demanderez l'impoſſible; mais ils conduiſent tous fort bien un cabriolet, & ils auroient été d'excellens guides de chars aux Jeux Olympiques.

» l'univers ». Certes, c'eſt là un diſcours qu'il appartenoit de tenir à un enfant tel que Caton devoit être. Le commencement de ſa vie étoit digne du coup qui la termina. Qu'on raconte un tel fait ſans nommer Rome ni lui, je parie qu'on ne l'attribue qu'à un Romain, dans le temps que cette République étoit encore libre. Pourquoi tout ceci ? Irois-je penſer que le climat ou le terroir fiſſent quelque choſe à cela ? non certes, car je ne ſaurois croire que par toute terre on n'ait pas de l'éloignement pour l'eſclavage & un vrai plaiſir à être libre ; mais pour porter à plaindre ceux qui en naiſſant ſe ſont trouvés ſous le collier de la ſervitude, pour qu'on ne leur faſſe point de reproches, pour qu'on leur pardonne de ne pas ſentir le malheur d'être eſclaves. S'il y a quelques pays, comme dit Homère du pays des Cimmériens, où le ſoleil ait une autre révolution que chez nous, c'eſt-à-dire, qu'après les avoir éclairés pendant ſix mois, il ſoit ſix mois ſans revenir, de ſorte qu'ils aient une nuit & un jour d'une durée alternative & égale qui nous ſont abſolument inconnus ; ceux qui ſeroient venus au monde pendant les ſix mois de nuit, ſeroit-on étonné de les voir accoutumés aux ténèbres, & indifférens à la renaiſſance du jour, tant déſirée au contraire par ceux qui en

auroient l'habitude, & qui ſoupireroient avec impatience pour l'éclat d'un ſi long jour, après une ſi longue nuit? On ne ſauroit regretter ce qu'on n'a pas encore eu ; le regret ne vient qu'après la jouiſſance, & ce n'eſt qu'elle qui peut nous donner le ſouvenir d'une volupté qui n'eſt plus. C'eſt bien dans le naturel de l'homme de vouloir être libre; mais il eſt auſſi de nature à prendre le pli que l'éducation lui donne.

Concluons donc que de même que tout ce qu'on inſpire à l'homme de bonne heure, en l'élevant, en le lui inculquant dès le berceau, lui devient naturel; de même auſſi il n'y a de pur en lui que ce à quoi une nature non altérée l'appelle. Ainſi la première raiſon dans l'homme pour adopter la ſervitude volontiers, c'eſt l'habitude : il en eſt de lui comme de ces chevaux vigoureux qui d'abord mordent leur frein, mais enſuite n'y penſent plus, ou du moins s'en amuſent en le mâchant ſans colère ; & après avoir regimbé contre l'aiguillon & renverſé leur ſelle, ſe laiſſent mettre le harnois, & loin d'y répugner, ſemblent ſe parer du riche caparaçon dont on les couvre. Les Peuples nés dans la ſervitude ont donc pour excuſe qu'ils ont toujours été ſoumis, & que leurs pères ont été comme eux ; ils ſe croient obligés de ſupporter le

mords, & l'exemple le leur persuade; ils se fondent sur la longueur du temps qu'il y a qu'on les domine : mais les ans donneroient-ils le droit d'opprimer, & n'accroissent-ils pas au contraire l'injure? Hélas! cette vérité n'en est point une pour eux (1). Il n'y a que quelques-uns d'entre eux, mieux nés que les autres, qui sentent le poids de leur esclavage, pour qui cette vérité devient comme un levier puissant qui les aide à le soulever & à l'écarter loin d'eux. Ce sont de ces ames fortes qui ne

---

(1) Eh bien, cela ne prouve-t-il pas ce que je disois, qu'il n'y a pas par-tout des ames fortes; que c'est moins de ce qu'il n'y en a pas qu'il faut s'étonner, que de ce qu'il s'y en trouve? Les hommes sont donc comme un troupeau que la Nature a fait ainsi que tout autre pour le donner à quelque pâtre qui le conduise. Loin de m'étonner, comme la Boétie, qu'il n'y a pas d'ames fortes, & que les hommes obéissent, j'aurois conclu de ce qu'il voit & de ce qui l'indigne, que les hommes ne sont civilisables, que parce que le plus grand nombre est fait pour obéir; & des ames fortes, j'en aurois conclu, comme des gens éclairés, ou de ceux qu'un véritable esprit religieux anime, qu'il ne faut point de lois pour les contenir. Et pourquoi les Nobles ne veulent-ils pas être conduits comme les autres? C'est qu'ils croient qu'ils ne font rien de répréhensible. Qu'ils s'appliquent donc à faire croire aussi aux autres qu'ils ne font rien de répréhensible.

s'apprivoisent jamais avec des chaînes, & qui, comme Ulysse, vont par terre & par mer, cherchant leur première origine, & ne peuvent se reposer comme lui, que quand ils auront enfin trouvé le lieu de leur naissance, dans lequel ils doivent voir écrits d'aussi anciens priviléges pour eux que ceux que s'arrogent les gens à vieux parchemins, qui ne peuvent certainement pas avoir d'autres titres, qui n'en ont pas du moins de plus respectables. Les excellens esprits ne ressemblent pas au Peuple, qui va tout bonnement son chemin sans rien regarder que ce qui est à ses pieds. Ils regardent autour d'eux, & loin même dans le passé, pour juger le présent, & diriger, s'il est possible, l'avenir. Les choses passées sont en effet la seule mesure des bons juges. Mais, comme l'on voit, l'organisation de ces êtres supérieurs n'est pas seulement due à la nature, elle est encore travaillée & polie par le savoir & par l'étude (1). Ce sont ces hom-

---

(1) C'est peut-être par cette raison qu'on dit la *République des Lettres*. Je ne sais si la France est despote, quoi qu'on en puisse dire; mais je sais qu'on y cultive les Lettres. Il peut bien y avoir eu quelque Néron en place, mais l'homme de Lettres, dans sa retraite, ou s'en est vengé, ou ne s'en est pas aperçu; ou, protégé par

mes heureux qui servent à ramener la liberté sur la terre, quand elle devient nécessaire, qui l'imagineroient, quand même elle n'auroit jamais existé, & qui, nés pour elle, ne trouveroient jamais de goût à porter des chaînes même de fleurs, dès qu'elles seroient des marques flérissantes de servitude.

Le Grand Turc y pensoit bien, quand il crut que les livres & la science donnent, plus que toute autre chose, aux hommes le moyen de se connoître & de haïr la tyrannie. Je ne veux pas de là conclure qu'il n'y a personne d'instruit en Turquie, mais je veux faire entendre, car c'est la vérité, qu'il n'y en a que ce qu'il en faut à celui qui y règne; & quand ce nombre seroit capable d'opérer une révolution, par l'amour qu'ils ont pour la liberté, elle ne pourroit l'opérer, faute de se connoître & de pouvoir s'unir. Car, sous un tyran, & sur-tout dans ce pays, on n'a la liberté ni d'agir, ni de parler; on n'a presque pas même celle de penser. Ils sont donc tous isolés dans le désir qu'ils pourroient avoir de se rendre

---

ses succès, il lui a fait plus de mal par la rage que cette gloire a jetée secrètement dans son cœur pour le dévorer, qu'en appelant sur lui, par son éloquence, la haîne publique.

fibres. Ce n'étoit pas dans Momus une si grande folie de trouver à redire à l'ouvrage de Vulcain quand il eut fait l'homme, pour ne lui avoir pas mis une petite fenêtre au cœur, par laquelle on auroit pu lire ses pensées. Quelques-uns ont dit que Brutus & Cassius refusèrent Cicéron pour *complice* (& je prends ici ce mot en bonne part; car quelle plus belle conjuration que celle de ces vrais Romains!), non pas que ce grand Orateur, cet heureux Consul qui avoit sauvé sa patrie des mains d'un parricide, ne fût plein de ce même amour qu'ils avoient pour elle, mais parce qu'ils le crurent trop foible pour une conjuration dirigée contre César. Ils étoient bien sûrs de sa volonté, ils ne l'étoient pas, dit-on, de son courage. Quoi qu'il en soit, qu'on lise dans les annales anciennes, on ne verra que peu d'hommes, si encore l'on en voit, qui ayant énergiquement voulu délivrer leur patrie de l'oppression, n'en soient enfin venus à bout. Harmodius, Aristogiton, Trasybule, le premier Brutus, Valere, & Dion, non seulement ont eu l'ame assez vertueuse pour le vouloir, mais ils ont eu le bonheur & le courage de l'exécuter. En pareil cas, il est rare qu'on n'ait pas pour soi la fortune. Brutus & Cassius vinrent heureusement à bout de leur dessein; mais après

avoir rendu la liberté à leur patrie, ils moururent, n'allons pas dire *miſérablement*; car qui pourroit oſer dire qu'il y ait eu rien de *miſérable*, ni dans leur vie, ni dans leur mort? Oui, ils moururent, mais ils *emportèrent* avec eux *la liberté de Rome*, & c'eſt là leur gloire; elle ne leur ſurvécut pas, & c'eſt là le malheur de la République, qui ſe trouva ainſi enterrée avec eux. Toutes les autres conjurations qui ſe ſont faites depuis contre les autres Empereurs Romains, n'étoient conduites que par des ambitieux, & ils méritoient les malheurs qu'elles leur ont attirés. Car ce n'étoit pas la couronne qu'ils vouloient briſer, mais ils vouloient ſe l'approprier. Ils prétendoient bien chaſſer le tyran, mais ils vouloient retenir pour eux la tyrannie. Je ſuis ſi loin de les plaindre, que je ſerois au contraire fâché du ſuccès de leur entrepriſe. J'aime que par leur exemple ils aient appris qu'il ne faut pas abuſer du ſaint nom de la liberté, pour ſe rendre coupable ſoi-même du crime d'opprimer à ſon tour.

Mais revenons; je ne me ſuis que trop détourné. La première raiſon qui porte les hommes à ſervir volontiers, c'eſt leur naiſſance, quand ils naiſſent eſclaves, & qu'on les élève pour l'être. Une autre raiſon qui eſt la ſuite de celle-là, c'eſt que, ſous les tyrans, les hommes

deviennent facilement lâches & efféminés ; & je ſais bien bon gré à Hippocrate de l'avoir obſervé. Ce Prince de la Médecine l'a écrit dans ſon Traité *de aëre, aquis & locis*. Son cœur étoit, à ce qu'il me ſemble, fort élevé, ſi nous en croyons la réponſe franche & libre qu'il fit, lorſque le Roi de Perſe le voulut attirer à ſa Cour par des offres & des préſens qui auroient pu le tenter. « Jamais, lui répondit-il, je ne me » prêterai à guérir un Peuple qui veut aſſervir » la Grèce ; ceux qui veulent tuer les Grecs, » ne doivent pas trouver en moi l'homme qui ſe » faſſe un plaiſir de les conſerver ». Sa lettre au grand Roi exiſte encore dans ſes œuvres, & elle ſera à jamais le témoin de ſon amour pour ſon pays & pour la liberté. Or il eſt certain qu'avec la liberté ſe perd tout à coup la vaillance. Les eſclaves ne vont jamais au combat avec joie, & ils y lâchent bientôt le pied. S'ils ſe préſentent au danger, c'eſt qu'on les y entraîne, & qu'on les y retient, pour ainſi dire, comme attachés. Ils ſont ſans activité ; leurs membres paroiſſent engourdis ; il ne ſentent point bouillir en leur cœur cet ardent courage, qui fait braver le péril & qui inſpire l'envie de périr, aux yeux des ſiens, d'une mort glorieuſe. Mais ceux qui ſont libres ſont rivaux dans les dangers. C'eſt à qui les bravera

avec plus de hardiesse. Le bien commun les enflamme autant que leur liberté. C'est une même issue pour eux que celle de la défaite, ou celle de la victoire, puisqu'ils doivent y avoir tous également part. C'est un bonheur égal pour tous, ou une égale infortune. Les esclaves ne manquent pas seulement de courage à la guerre, ils en manquent même en toute occasion : ils sont sans vivacité; ils sont mous, jamais d'ardeur dans l'ame ; enfin ils sont incapables de toute espèce d'efforts, & jamais on ne les voit opérer de grandes choses. C'est aussi ce que les tyrans savent fort bien découvrir. N'ayez pas peur, quand ils s'en aperçoivent, qu'ils les empêchent de s'énerver. Ils les plongent, s'il est possible, dans une plus grande mollesse encore.

Xénophon, auteur grave, & un des premiers Historiens parmi les Grecs, a fait un petit ouvrage intitulé *Hiéron*, ou portrait de la condition des Rois, dans lequel Hiéron, Roi de Syracuse, s'entretient avec Simonide de la triste condition d'un tyran. Selon moi, on ne dit nulle part de meilleures choses sur cette matière ; il eût été souhaiter que tous les tyrans l'eussent toujours eu sous les yeux pour s'en servir comme d'un miroir ; il n'est guère possible qu'ils ne s'y fussent pas reconnus. Il parle dans ce livre de l'inquiétude

continuelle des tyrans qui ne ceſſent de craindre leurs ſujets, parce qu'ils n'ont ceſſé de leur faire du mal. Il dit, entre autres craintes qui les font agir, qu'ils ſoudoyent ordinairement des étrangers pour la guerre, au lieu de lever des troupes chez eux, de peur de mettre des armes dans les mains de ceux qui pourroient s'en ſervir à ſe venger de leur tyrannie. Je ſais qu'il y a eu de bons Rois qui ont eu à leur ſolde des Nations étrangères & des François mêmes, mais un autre motif les conduiſoit. Ils croyoient ne devoir pas ménager l'argent à cet égard, ce qui ſe faiſoit autrefois plus qu'aujourd'hui, pourvu qu'ils ménageaſſent ainſi la vie de leurs ſujets. C'étoit auſſi la manière de penſer de Scipion. Il diſoit qu'il aimeroit mieux avoir ſauvé la vie d'un ſeul de ſes concitoyens, que d'avoir défait cent ennemis. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'un tyran ne ſe croit en ſûreté que quand il a lieu de penſer qu'il commande enfin à des hommes nuls qui n'ont plus le moindre courage. On peut lui appliquer avec vérité ce que Thraſon ſe vante d'avoir dit au maître des éléphans, dans Térence.

Eòne es ferox quia habes imperium in belluas.
Oui, vous pouvez fort bien faire trembler des bêtes.
Seriez-vous, ſans cela, ſi cruel que vous l'êtes?

Mais ce qui eſt ſur-tout capable de donner

une idée du soin que prennent les tyrans d'abrutir leurs sujets, c'est ce que fit *Cyrus*, après s'être emparé de *Sardes*, capitale de la Lydie. Crésus, comme on sait, en étoit le Roi; il y fut fait prisonnier. Ce Prince étoit si riche, que son nom sert encore aujourd'hui de comparaison, quand on veut parler de la richesse de quelque particulier. On vint dire à Cyrus que les habitans de cette Capitale s'étoient révoltés; il y courut, & bientôt la révolte fut appaisée. Comme il étoit nécessaire d'y laisser une force considérable, ou de détruire cette ville, il songea, pour la réduire absolument, au lieu de faire disparoître du monde une ville si belle, à un moyen qui réussit toujours. Il y établit des tavernes, des spectacles, des académies de jeux, & des lieux encore plus infames, où l'on pouvoit donner carrière à la plus monstrueuse débauche; & il permit, par une ordonnance qu'il publia, de fréquenter ces lieux. Ce moyen lui réussit si bien à l'égard des Lydiens, qu'il n'eut plus besoin de venir combattre. Au lieu de songer aux armes pour se racheter de leur esclavage, ils ne songèrent plus qu'à inventer des jeux; & c'est de là que vient sans doute le mot latin *ludi*, qui paroît tenir à celui de *Lydi*, qui signifie Lydiens. Les tyrans cependant n'ont pas tous agi

d'une manière ſi ouverte, il en faut convenir. On ne peut pas dire qu'ils aient rendu de pareilles ordonnances pour corrompre ainſi les Peuples qu'ils gouvernoient. Mais ils encourageoient en ſecret, pour arriver au même but, ce que celui-ci ne craignoit pas d'ordonner publiquement. En effet, le Peuple des villes, qui eſt par-tout le même, ſe livre toujours volontiers à ces amorces, tandis qu'il ſe méfieroit ſans ceſſe de celui qui ſe conduiroit autrement, & qui ne lui préſenteroit jamais de ces ſéductions. Il ſoupçonne celui qui l'aime, & ſe laiſſe aller à celui qui le trompe. Il n'y a point de poiſſon, ni d'oiſeau qu'on attrape plus aiſément que le Peuple. Pour peu qu'on tente de l'attirer, il eſt ſéduit. Les théâtres, les jeux, les foires, les gladiateurs, la rareté des objets, leur nouveauté, les tableaux, les médailles, & toutes les choſes de ce genre ſervoient aux anciens comme autant d'appâts qui entraînent dans la ſervitude. Tous ces moyens étoient le prix de la liberté & les inſtrumens de la tyrannie. C'étoit avec cela qu'on retenoit ſes anciens ſujets ſous le joug; & le Peuple, qui étoit amuſé & comme *aſſoti* de ces vains paſſe-temps, obéiſſoit ainſi que des enfans qu'on engage à apprendre à lire, à l'aide des images qui

qui ſont dans un livre, & qu'ils ſont curieux d'y voir; avec cette différence néanmoins que les enfans y gagnent, au lieu qu'ici il n'y a de profit que pour les tyrans. Parmi les Romains, ceux qui ont voulu dominer, & les Empereurs donnoient au peuple des fêtes dans leſquelles on lui diſtribuoit du vin, du pain, & de l'argent. Et comme il n'y a rien qui ſurpaſſe le plaiſir de manger, dans une populace attroupée pour prendre ce qu'on lui jette, on pouvoit être sûr que le plus intelligent de tout ce troupeau n'auroit pas quitté ſon écuelle de ſoupe, quand même il eût été queſtion pour lui d'une liberté auſſi belle que celle dont on peut voir la peinture dans la République de Platon. La joie de ces fêtes portoit le Peuple à crier, *Vive le Roi* ! & le tyran qui l'entendoit, jouiſſoit d'un plaiſir que rien ne troubloit. Le Peuple eſt en effet trop ſtupide pour aller penſer que ce bien dont il faiſoit tant de remerciemens, n'étoit qu'une reſtitution; & ſi le lendemain le tyran eût demandé à celui qui ſe ſeroit ſoûlé le plus la veille, ou qui auroit ramaſſé un ſeſterce, de céder ſes nippes à ſon avarice, ſes enfans à ſa luxure, ſa vie même à ſon plaiſir de verſer du ſang, l'imbécille lui eût laiſſé tout faire; & c'eſt pourtant celui en faveur de qui il auroit crié, *vive Tibere* !

vive Néron ! Le Peuple eſt ainſi fait. Il eſt toujours tranſporté du plaiſir qu'il ne peut pas honnêtement recevoir. Il eſt même diſſolu; & il eſt inſenſible au tort & à la douleur qu'il ne peut pas honnêtement ſouffrir. Perſonne n'entend parler de Néron qu'il n'ait ſur le champ l'idée du plus grand monſtre que la Nature ait produit. Eh bien, le Peuple, à ſa mort, qui fut auſſi honteuſe que ſa vie, fut ſur le point de prendre le deuil, pour marquer la douleur qu'il en reſſentit. C'eſt ce que nous aſſure Tacite, l'un des plus grands Hiſtoriens de ces temps-là, & l'un des plus véridiques; & cela n'eſt pas fort étrange, quand on ſonge qu'à la mort de Jules Céſar il tint à peu près la même conduite. Il ne ſongeoit pas que c'étoit ce même Romain qui avoit oſé attenter à la liberté de la République, & qui n'eut d'autre vertu, ſelon moi, que la clémence, vertu plus funeſte, quoiqu'on l'ait beaucoup vantée, que la plus grande cruauté que puiſſe exercer la tyrannie. Car ce fut elle qui entraîna Rome dans un piège. Il couvrit de miel la coupe empoiſonnée avec laquelle il fit périr la liberté de ſon pays. A ſa mort, le Peuple, ayant la mémoire encore pleine de ſes bienfaits, de ſes fêtes, de ſes prodigalités, entaſſoit les bancs de la place les uns ſur les autres

pour en faire le bûcher ſur lequel il le mit. Puis il lui éleva une colonne au haut de laquelle il avoit placé cette inſcription : *Au père du Peuple.* Enfin ce même Peuple rendit à Céſar mort plus d'honneur qu'aucun citoyen de Rome vivant n'eût pu en mériter, ſi ce n'eſt ceux pourtant qui en avoient délivré la République. Les Empereurs Romains n'oublièrent pas non plus de prendre le titre de Tribun du Peuple ; cette magiſtrature, qui étoit inviolable & ſacrée, & qui avoit été établie pour protéger le Peuple: ils penſoient que le titre ſeul étoit propre à leur attirer ſa confiance, comme ſi c'étoit tout que d'en porter le nom, & rien que d'en remplir les devoirs.

Mais ceux qui ne font aucune opération aujourd'hui ſans donner auparavant pour motif le bien public, & qui pourtant font tant de mal, ſe conduiſent-ils mieux ? Vous ſavez aſſez, ma chère Longa, quelle eſt leur formule. Il y a des cas où ils en pourroient uſer aſſez finement; mais dans la plupart, peuvent-ils avoir aſſez d'adreſſe, lorſqu'il y a tant d'impudence ? Les Rois d'Aſſyrie & les Rois Medes ne ſe faiſoient voir à leur Peuple que le plus tard qu'ils pouvoient. Par-là ils lui laiſſoient croire qu'il y avoit en eux quelque choſe de plus qu'humain, & le mettoient dans le cas

de ſe former d'eux une image d'autant plus belle, que, ne les ayant jamais vus, il devoit faire comme ceux qui imaginent, & qui ſe font toujours illuſion. C'eſt ainſi que tant de Nations, gouvernées par les Rois d'Aſſyrie à l'aide de cet artifice, obéiſſoient d'autant plus volontiers, qu'elles ne pouvoient pas ſavoir quel maître elles ſervoient. On peut même dire qu'elles pouvoient douter s'il exiſtoit réellement. Elles ne l'avoient jamais vu, & c'étoit comme *à crédit* qu'elles le craignoient. Jamais les premiers Rois d'Egypte ne ſe montroient, qu'ils ne ſe maſquaſſent en quelque manière ; tantôt ils ſe couvroient la tête d'une branche, tantôt ils y portoient du feu. C'étoient de vrais comédiens ; mais ils n'agiſſoient ainſi que pour ſurprendre le Peuple, forcer le reſpect, & donner lieu à l'admiration ; & c'eſt pourtant ce qui, aux yeux de ceux qui n'auroient pas été ſi ſots, n'auroit donné qu'à rire, ſi toutefois ils n'euſſent pas été des eſclaves. C'eſt pitié de voir de combien de petits moyens les tyrans d'autrefois ſe ſervoient, quand ils eurent une fois compris à quel point le Peuple étoit fait pour eux. Ils s'aidoient de tout pour fonder leur tyrannie. Ils ſavoient l'attirer dans le moindre piège ; enfin c'étoit lorſqu'ils s'en moquoient

le plus, qu'ils n'en faisoient que mieux ce qu'ils vouloient.

Que vous dirai-je de cette autre folie que l'on racontoit du gros orteil de Pyrrhus, Roi d'Epire, qui faisoit, dit-on, des miracles, & que le Peuple croyoit si bonnement ? Ce doigt guérissoit les maladies de la rate mieux qu'un Médecin : ce ne fut pas tout ; c'est que, lorsque Pyrrhus fut brûlé après sa mort, ce doigt prodigieux se sauva des flammes de son bûcher, & il fut trouvé tout entier parmi ses cendres. Toujours le Peuple s'est fait des prodiges, afin de les croire. Plusieurs nous ont laissé ces contes dans leurs histoires, mais de manière qu'il est aisé de voir pourtant que c'étoient des bruits populaires qu'ils rapportoient ; car il n'y a aucune circonstance à l'appui de ces faits. Vespasien, selon Suétone, en revenant d'Assyrie, fit des miracles. Il passoit par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'Empire, & sur son passage il guérissoit les boîteux & les aveugles qu'il rencontroit, rendoit la vue aux uns, & faisoit marcher droit les autres ; il fit enfin beaucoup de choses étonnantes de cette espèce, auxquelles il ne manquoit rien, je crois, que d'être reconnues pour ce qu'elles valoient par ceux qui les voyoient, ou ils étoient, à mon avis, plus aveugles que les aveugles

mêmes qu'il guériſſoit. Les tyrans enfin, s'étonnant que les hommes puſſent endurer en eux un homme qui les faiſoit tant ſouffrir, ſongèrent à s'entourer de la Religion comme d'une garde, pour garantir leur tête ; ils tâchèrent d'emprunter quelque choſe de la Divinté, pour avoir l'air d'un Dieu. Salmonée, ſi l'on en croit Virgile, qui oſa jouer les Peuples en tâchant de paroître Jupiter, eſt puni d'une telle extravagance dans les enfers.

Là (dit le Poète) je vis Salmonée horriblement puni.
Il avoit cru du Ciel imiter le tonnerre,
Et, comme un Dieu ſuprême, épouvanter la terre.
Du haut d'un char bruyant, ſecouant ſes flambeaux,
Il demandoit pour lui des hommages nouveaux.
Il traverſoit la Grèce, il alloit dans l'Elide
Avec quatre courſiers dont il étoit le guide,
Et du bruit de leurs pieds, joint au bruit de l'airain,
Croyant former la foudre, il s'en crut ſouverain.
L'inſenſé! Penſoit-il que l'homme fût capable
D'imiter, dans ſon bruit, la foudre inimitable?
Jupiter l'écraſa, non de torches de feu,
Mais du foudre puiſſant que doit lancer un Dieu;
Le foudre ſe fit jour à travers les nuages,
Et vint frapper l'impie au milieu des orages (1).

---

(1) *Vidi & crudeles dantem Salmonea pœnas,*
Dùm flammas Jovis, & ſonitus imitatur Olympi.
Quatuor hic vectus equis, & lampada quaſſans,
Per graiûm populos, mediæque per Elidis urbem

Si c'eſt ainſi que l'on eſt puni dans les enfers, pour n'avoir été qu'un inſenſé, comment le seront donc ceux qui, abuſant du ſaint nom de la Religion pour commettre des meurtres, ont été des monſtres ſi cruels ?

Nos Rois ont répandu en France des choſes qui ſeroient également miraculeuſes, & qu'on ne ſeroit guère porté à croire, s'ils n'étoient pas des Rois d'une autre nature que les autres (1). Il ſemble que Dieu les ait faits exprès pour le bonheur de leurs Peuples. Ils

---

Ibat ovans, divûmque ſibi ponebat honorem ;
Demens ! qui nimbos, & non imitabile fulmen,
Ære, & cornipedum curſu ſimularat equorum.
At pater omnipotens denſa inter nubila telum
Contorſit ; (non ille faces, nec fumea tædis
Lumina) præcipitemque immani turbine adegit.

VIRG. Ænéid. l. VI v. 585.

(1) J'aime à voir la Boétie ſe montrer auſſi bon François, qu'il étoit ſans doute vertueux. On voit que c'eſt philoſophiquement qu'il conſidéroit le ſujet de ce Diſcours, & qu'il avoit plutôt en vue les tyrans paſſés, les deſpotes, tels que le Turc & autres, que la Monarchie dans laquelle il vivoit. Je n'aurois donc pas prévenu le lecteur ſur ſon compte, ni de la manière que je l'ai fait, s'il s'étoit expliqué plutôt; mais il attend ſi tard à le faire, que mon devoir étoit d'avertir le Lecteur que ce Diſcours n'étoit nullement politique, & ne pouvoit s'entendre que de l'abus de la force.

naissent Rois, & cependant, soit en paix; soit en guerre, ils sont toujours ce qu'ils doivent être, bons, c'est-à dire, remplis d'honneur, de courage, & d'humanité. Ce qu'on dit (1) des *crapauds*, *des fleurs de lis*, *de la sainte ampoule*, *& de l'oriflamme*, ressemble a tous les contes dont je viens de vous entretenir. Cependant je ne m'aviserai pas d'en rien contester à l'Histoire, & je serois fâché de priver nos Poëtes de l'avantage qu'ils tirent de ces prodiges. Notre Poésie commence à s'élever; elle semble aujourd'hui toute nouvelle entre les mains de *Ronsard*, de *Baïf*, & de *du Bellay* (2). Nous leur aurons, je pense, un jour l'obligation de voir notre langue si perfectionnée, que les Grecs & les Latins n'auront d'avantage sur nous que d'être venus les premiers. Gardons-nous donc d'ôter à Ronsard des ressources dont il pourra profiter si heureusement dans sa *Franciade*; il n'est point de ceux

(1) Les crapauds étoient les anciennes armes de Clovis, qu'il échangea contre les fleurs de lis, lesquelles il se fit apporter, dit-on, par un hermite.

(2) Sûrement les Ecrivains du seizième siècle ne se doutoient pas du degré auquel notre langue un jour parviendroit; mais c'étoit déjà beaucoup faire, que de prévoir que nous égalerions les Grecs & les Latins.

qui ne font que le métier des vers; il eſt Poëte; je le connois, & je puis dire qu'il eſt plein d'eſprit & de grace. Il fera de l'oriflamme le même uſage que les Romains ont fait de ce qu'ils appeloient *anciles*, dont Virgile parle dans l'énéïde en ces termes, *& lapſa ancilia cœlo : ces boucliers qui tombèrent du ciel.* Nous le verrons ſe ſervir de notre *ſainte ampoule*, comme les Athéniens ſe ſervoient du (1) *panier d'Eréſycthone.* On parlera encore de la gloire de nos armes dans la tour de Minerve. Je ne démentirai donc point nos livres, & je n'ôterai rien à tous ces prodiges qui ſont faits pour être embellis par la brillante imagination de nos Poëtes. Mais quittons cette digreſſion, & revenons à ce que je diſois. Jamais les tyrans n'ont négligé d'accoutumer le Peuple, je ne dis pas ſeulement à l'obéiſſance & à l'eſclavage, mais encore à une ſorte de piété envers eux, quoiqu'elle ne ſoit due qu'au ciel; de ſorte qu'ils l'ont entraîné à leur égard, tant qu'ils l'ont pu, dans une dévotion ſuperſtitieuſe. Ainſi, ce que j'ai dit juſqu'à préſent, les tyrans ne s'en ſont jamais trouvés bien qu'avec la dernière claſſe du Peuple; ce n'eſt pas l'art qu'ils

---

(1) Voyez là-deſſus la note de l'éditeur de ce Diſcours dans l'éditon de Montaigne, 1779.

emploient avec les autres. Je vais donc traiter le point qui eſt, à mon avis, le principal reſſort qu'ils mettent en œuvre, ce qui eſt leur ſecret, ce qu'on peut appeler le fondement de leur tyrannie. Celui qui croiroit que ce ſont les bayonnettes ou les hallebardes de ceux qui les entourent, le nombre de leurs troupes réglées qui font leur sûreté, ſuivant moi, ſe tromperoit fort. S'ils s'en ſervent, c'eſt plutôt pour impoſer, pour imprimer du reſpect, & parce que c'eſt l'uſage, que ce n'eſt parce qu'ils y ont une véritable confiance. Les gardes en effet pourront bien empêcher d'entrer dans leurs palais ceux qui n'auroient ni adreſſe, ni courage, mais jamais ils ne pourront empêcher de pénétrer ceux qui feront hardis & bien armés, & qui ſavent tenter une grande entrepriſe. Parmi les Empereurs Romains, par exemple, combien n'en compte-t-on pas qui, loin d'avoir été défendus, ont été tués par leurs gardes? Et le nombre de ceux qui y ont trouvé quelque ſecours, n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi conſidérable. Ne croyez donc pas que ce ſoit des compagnies de cavalerie, ni des compagnies de gens à pied, ni les armes enfin, qui font la sûreté d'un tyran; ce ne ſont que quatre ou cinq hommes. Je me doute bien que vous aurez de la peine à le

croire ; rien n'eſt pourtant plus vrai. Ce petit nombre lui ſuffit pour ſe maintenir & pour lui aſſurer ſur ſon Peuple toute ſa puiſſance. De tout temps on a vu cinq ou ſix hommes au plus être dans les bonnes graces & dans la familiarité d'un tyran ; ou ce ſont eux qui ont ſu ſe faire ſes favoris, ou c'eſt lui qui ſe les eſt attachés pour en faire les miniſtres de ſes cruautés, les compagnons de ſes plaiſirs, & les complices de ſes vols. Mais pour que leur ſociété ſubſiſte, il faut que le tyran ne ſoit pas ſeulement cruel pour lui-même, il faut qu'il le ſoit encore pour eux ; de ſorte qu'à toutes ſes horreurs il faut qu'il joigne celles que ces ſix monſtres peuvent vouloir. Ils ont ſous eux ſix cents coquins de même trempe, qui ne ſongent qu'à faire leur profit dans l'exercice du pouvoir qu'ils leur confient ; ainſi les ſix cents ſont aux ſix, ce que les ſix ſont au tyran. Un autre échelon vient enſuite : les ſix cents commandent à ſix mille qui tiennent d'eux le gouvernement des Provinces ou le maniement des deniers publics. Avec cette force ils ſont toujours prêts à ſatisfaire leurs cruautés ou leur avarice, quand le cas l'exige, & tout le mal qu'ils font, répond de leur perſonne ; car ce n'eſt que par l'appui de leurs protecteurs qu'ils peuvent reſter en place, ou

ſe ſauver des lois & des châtimens que leur conduite les mettroit en danger de ſubir. Après ces ſix mille, le nombre qui ſuit eſt immenſe, & celui qui voudroit s'amuſer à ſuivre cette chaîne, trouveroit des cent mille & des millions qui tiennent ainſi au tyran, comme on voit, dans Homère, Jupiter tenir par une chaîne à tous les Dieux, afin qu'ils puiſſent tous obéir au plus petit mouvement de celui qui conduit tout. Jules Céſar n'imagina de nouveaux établiſſemens, & n'accrut le Sénat que dans la ſeule intention de ſe faire plus d'appuis. Ce n'étoit pas à réformer la juſtice qu'il viſoit, mais à ſe maintenir lui-même. Il réſulte de là, que tant de gens ſont intéreſſés à voir dominer un tyran par les faveurs & les profits de tout genre qu'ils en retirent, qu'il y a balance, pour ainſi dire, entre ceux qui pourroient ſouhaiter leur liberté, & ceux qui aiment la tyrannie. Ce que les Médecins diſent d'un corps mal-ſain, où, s'il y a quelque vice en quelque endroit, toutes les humeurs malignes qui peuvent ſurvenir ailleurs, s'y accumulent, a parfaitement ici ſon application. Dès qu'un Prince s'eſt déclaré tyran, il eſt ſoudain environné de tout ce qu'il a d'impur dans ſon empire. Je ne parle pas de ces petits voleurs, ou de cette crapule

qui ne savent faire ni bien ni mal, mais de ces hommes reconnus pour ambitieux, de ces êtres affamés d'or, qui ruineroient & renverseroient toutes les fortunes pour satisfaire leur ambition & leur avarice. Telle est la conduite de ces fameux voleurs, ou de ces corsaires qui font trembler tout un pays. Ils ont chacun leur emploi : les uns vont à la découverte, les autres détroussent; les uns sont en embuscade, les autres sont sur le chemin à épier ceux qui y passent; les uns tuent, les autres dépouillent; & quoique les rangs entre eux soient différens, les valets, comme les maîtres, ont également part à tout ce qu'ils ont pris. Les pirates de Cilicie n'étoient pas seulement en si grand nombre, que ce ne fut pas trop que de Pompée pour les vaincre, mais ils avoient encore pour alliées de grandes & de superbes villes, dans les ports desquels ils pouvoient se mettre à couvert au besoin; & le prix de cette alliance étoit une part qu'elles retiroient de toutes les prises.

Voilà comme un tyran se sert d'une partie de ses sujets pour asservir l'autre; & comme il est gardé par ceux mêmes contre lesquels il devroit être en défiance, s'ils n'étoient pas aussi méchans que lui; mais le bois lui-même, comme on dit, fournit les coins qui servent

à le fendre. Voilà donc à quoi sa garde se réduit, & la seule véritable : elle a sans doute à souffrir aussi quelquefois de son humeur de maître ; mais des hommes qui sont si pervers, souffrent volontiers ces désagrémens passagers, pourvu qu'à leur tour ils fassent trembler les autres. Cependant je ne puis m'empêcher, quand je les considère, d'être affecté diversement sur leur compte. Ce lâche métier de flatter un tyran pour être les instrumens de sa tyrannie & les oppresseurs du Peuple, me donne souvent de leur méchanceté un sentiment de surprise, & quelquefois un sentiment de pitié ; car ils me paroissent alors plus bêtes que méchans. Y a-t-il en effet une plus grande sottise, s'il est vrai que c'est, pour ainsi dire, serrer de ses propres mains ses chaînes, & comme embrasser la servitude, que d'approcher de plus près la personne d'un tyran ? Qu'ils mettent à part pour un moment leur ambition, qu'ils se dépouillent, s'ils peuvent, un instant de leur avarice, & qu'ils se considèrent ensuite eux-mêmes ; peuvent-ils ne pas voir que ces pauvres habitans de la campagne qu'ils écrasent, qu'ils mettent si inhumainement sous leurs pieds, qu'ils traitent plus durement que des forçats & des esclaves, tout maltraités qu'ils sont, sont encore, au prix

d'eux, moins malheureux & plus libres? L'Artisan & le Laboureur sont du moins en repos, quand ils ont obéi; mais eux, ils sont dans des inquiétudes continuelles. Il leur faut toujours intriguer, pour ne pas perdre leur crédit & leur faveur. Il ne faut pas seulement qu'ils fassent les volontés du tyran, il faut encore qu'ils pensent comme lui, & qu'ils le devinent, pour aller au devant de ses désirs. Il faut qu'ils lui complaisent sans cesse, que sans cesse ils se tourmentent, non seulement à gouverner, mais à le récréer, à l'amuser, ou à s'amuser de ce qui lui fait plaisir, à n'avoir que ses goûts, à se dépouiller enfin de leur naturel, & à forcer leur tempérament à chaque instant du jour; il faut qu'ils prennent garde à ses paroles, à sa voix, à ses signes, à ses yeux; qu'ils n'aient ni pieds, ni mains; qu'ils ne sachent marcher, ni agir, ni voir que comme il le veut, & qu'ils épient tous ses mouvemens pour en faire la règle de leur conduite. Est-ce donc vivre? Y a-t-il quelque chose au monde d'insupportable, qu'on n'aimât pas mieux souffrir, je ne dis pas quand on est bien né, mais pour peu qu'on ait le sens commun seulement, pour peu qu'on ait une figure humaine? Peut-on trouver douce une condition dans laquelle rien n'est à soi, ni son aisance,

ni ſa liberté, ni ſa perſonne, ni ſa vie ?

Mais c'eſt pour acquérir des biens immenſes qu'ils ſe ſacrifient ainſi. Inſenſés! peuvent-ils donc rien acquérir, peuvent-ils donc rien poſſéder, puiſqu'ils ne ſe poſsèdent pas eux-mêmes? Autre folie encore, c'eſt qu'ils oublient qu'il n'y a point de propriété ſous un tyran, & qu'en lui procurant les moyens & la force néceſſaires pour violer celle de tout le monde, il eſt impoſſible qu'ils ſoient jamais sûrs de ce qu'ils ont amaſſé. Ne voyent-ils pas que ce qui le rend cruel, c'eſt ce qu'on poſſede; qu'il n'aime que les richeſſes, & que par conſéquent le crime qui mérite le plus la mort dans l'eſprit d'un tyran, c'eſt d'être riche; que ceux qui ont des tréſors, ſont ſous ſes mains comme des victimes; que plus leurs tréſors ſont grands, & plus ils tentent ſon avarice & ſa barbarie? Doivent-ils donc faire attention à ceux qui ont amaſſé énormément auprès des maîtres de cette eſpece, & ne pas ſonger à ceux qui, après y avoir fait une immenſe fortune, ont fini par y perdre & les biens & la vie? Ce n'eſt donc pas à ce qu'on y amaſſe de biens qu'il faut ſonger, mais à la difficulté de les conſerver. Qu'on parcoure toutes les Hiſtoires, anciennes ou modernes, & l'on verra combien le nombre eſt grand
de

de ceux qui, après avoir été dans la plus haute faveur auprès d'eux, ont fini par en être écrasés. On verra combien ils ont payé cher le barbare plaisir qu'ils trouvoient à se rendre terribles par leur tyrannie, combien ils sont tombés promptement du poste élevé où ils étoient parvenus, par la même main qui les y avoit fait monter ; combien ils ont trouvé d'inconstance dans le même pouvoir qui avoit été d'abord leur appui; il est certain qu'on n'en trouvera aucun, où que fort peu du moins qui n'aient été à leur tour victimes des mauvais Rois dont ils avoient si bien secondé les atrocités, & qu'après avoir dépouillé les autres dans le temps de leur faveur, pour s'enrichir tout de suite après leur disgrace, ceux qui leur succèdent s'enrichissent à leur tour de leurs dépouilles.

Les gens de bien même, s'il peut y en avoir parmi ceux que les tyrans souffrent autour d'eux, quel que soit leur mérite & leur intégrité, quelque respect que leur vertu leur attire de la part même des esprits les plus corrompus de leur cour, les gens de bien ne sauroient durer; il faut qu'ils se ressentent du malheur commun,& qu'ils éprouvent aussi la tyrannie. Un Sénèque, un Thraséas, un Burrhus ne prouvent-ils pas assez par leur mort, qui fut

cruelle, ce qu'il faut attendre de ces maîtres qui ne ſont pas même arrêtés par l'innocence d'une vie entière, dès qu'ils ont réſolu de vous faire périr ? Et parmi ces trois perſonnages, dont les mœurs pures étoient généralement reconnues, deux avoient joui particulièrement de l'eſtime du tyran, dont ils avoient été, pour leur malheur, les principaux Miniſtres ; ils en avoient même été chéris, & Sénèque, qui l'avoit élevé, avoit pour gage de ſa tendreſſe, les ſoins que ſon enfance lui avoit coutés. Mais eſt-il donc étonnant que le cœur d'un tyran, aſſez dur pour déchirer un royaume qui ne fait que lui obéir, ne puiſſe aimer perſonne ? Il ne s'aime ſeulement pas aſſez lui-même pour ſentir qu'il ſeroit de ſon intérêt de faire le bonheur de ſon peuple, puiſqu'il eſt certain qu'en l'anéantiſſant il s'appauvrit.

Si l'on me diſoit que ceux qui ſervent ici de preuve du peu de confiance qu'on doit avoir dans la faveur des tyrans, ne périrent qu'à cauſe de cette probité même qu'un tyran ne peut ſouffrir ; je répondrois qu'on peut voir ſi le même tyran, dont il eſt ici queſtion, a mieux traité ceux qui étoient auſſi odieux que lui. Où a-t-on l'exemple d'un amour plus fort que fut celui de ce cruel Empereur pour ſa femme Poppée ? Il l'a pourtant empoiſonnée

Agrippine, ſa mère, avoit aſſaſſiné l'Empereur Claude ſon mari, pour le faire régner, elle avoit tout mis en uſage pour le rendre heureux; eh bien, ce fils qui lui étoit ſi cher, cet Empereur couronné par elle-même, pour prix de ſes bienfaits, après avoir pluſieurs fois tenté ſans ſuccès de s'en défaire, lui ôta enfin la vie; & quand il commit ce parricide, on fut ſi étonné de ſon ingratitude, que chacun diſoit qu'il n'y avoit perſonne qui n'eût pu s'applaudir d'avoir fait périr une telle femme, excepté ſon fils. A-t-on jamais vu quelque Empereur plus aiſé à mener, plus ſimple, diſons mieux, plus imbécille que Claude? En a-t-on vu de plus attaché à une femme qu'il l'étoit à Meſſaline? Cela ne l'empêcha pas de la livrer aux mains d'un bourreau. Les tyrans, qui ſont ineptes, reſtent toujours tels quand il eſt queſtion de bien faire. Il n'en eſt pas de même quand ils ont à commettre quelque cruauté, ſur-tout envers ceux qui leur ſont quelque choſe par quelque alliance ou par le ſang; je ne ſais comment cela ſe fait, mais le peu qu'ils ont d'eſprit, alors s'éveille. Tout le monde ſait le mot de ce fou de Caligula, qui, voyant découverte la gorge de ſa femme qu'il aimoit tant, que ſans elle il n'auroit pas pu vivre, diſoit quel cou ſuperbe! *Eh bien, je le ferai couper quand*

je voudrai ; je n'ai qu'à donner l'ordre, il ne sera plus. C'eſt ſans doute dans cette méfiance qu'inſpire la tyrannie, & qu'elle doit inſpirer, qu'il faut chercher la raiſon pourquoi tant de tyrans ont été tués autrefois par leurs favoris ; ils avoient éprouvé que rien n'étoit ſi inconſtant que leurs faveurs, rien n'étoit plus à craindre que leur puiſſance. C'eſt ainſi que furent tués Domitien, Commode, Caracalla, & preſque tous les autres.

Jamais un tyran ne peut être aimé ; jamais non plus il n'aime. L'amitié, ce ſentiment ſi pur, ne s'établit qu'entre des ames honnêtes & dignes de la recevoir, & eſt fondée ſur l'eſtime ; & ce n'eſt pas tant une réciprocité de ſervice qui la maintient, que c'eſt la pureté du cœur dans ceux qu'elle unit. Ce qui rend un ami ſûr de ſon ami, c'eſt ſa probité : il trouve ſes garans dans ſa fidélité, dans ſa conſtance, & dans l'excellence de ſon naturel. L'amitié n'a jamais habité dans un cœur que ſouillent la cruauté, la perfidie, & l'injuſtice. Les méchans qui s'uniſſent, ne méritent point le nom ſacré d'amis ; ce ſont des complices ; ils n'ont point la douceur de s'entretenir, ils ſe craignent, tout eſt complot entre eux ; rien n'y reſpire le charme que l'on rencontre dans une ſociété que l'amitié a cimentée, & que ſa chaîne rend indiſſoluble.

Mais quand tout ce qui écarte l'amitié du palais d'un tyran ne feroit pas capable de l'empêcher d'avoir des amis, il y auroit toujours un grand obstacle à surmonter pour elle. l'amitié se plaît dans l'égalité, elle ne veut rien qui l'effraye, & celui qui ne peut avoir d'égal, qui est toujours au dessus de tous, est incapable de la connoître ou de la retenir. Des voleurs peuvent bien être sûrs les uns des autres dans les portions de butin qu'ils se sont engagés à se partager; ils n'ont pas besoin pour cela d'être amis; l'un n'étant pas plus que l'autre, il n'y a rien qui les contraigne à prendre moins ou à céder plus; outre l'égalité, ils ont encore, pour empêcher entre eux tout partage infidèle, la crainte de s'affoiblir: mais les favoris d'un tyran n'ont point la même assurance, eux-mêmes lui ont appris sa force, ils lui ont dit toujours qu'il étoit au dessus de toute injustice, ils l'ont donc fait tel qu'ils ne peuvent pas l'atteindre, & qu'ils ne peuvent jamais compter sur lui. Comment se fait-il donc que l'expérience, des exemples si répétés de leur perfidie ne leur apprennent pas à se sauver des pièges dans lesquels la faveur d'un tyran les attire? Comment se fait-il qu'il se trouve toujours des gens qui les approchent, & qui, n'ayant pas la hardiesse de

leur dire, comme dans la fable le Renard dit au lion qui faiſoit le malade : *J'irois de bien bon cœur vous voir, ſeigneur lion, mais je ne vois que des traces de ceux qui ſont entrés, je n'en vois point de ceux qui ſont ſortis ?*

Les inſenſés ne penſent qu'à ce qu'ils voyent d'éclatant autour de lui. Toute cette ſplendeur qui l'environne les éblouit; attirés par elle comme par une flamme brillante, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils s'y précipitent, & qu'ils en feront bientôt conſumés ; ils reſſemblent à ce ſatyre imprudent de la fable, qui, dès qu'il eut vu briller le feu qu'avoit ravi le hardi Prométhée, le trouva ſi beau, qu'il voulut l'embraſſer ; il ne ſe doutoit pas qu'il alloit ſe brûler, & rencontrer la douleur où il croyoit éprouver un plaiſir : le papillon fait de même ; trompé par l'éclat du feu, il ſe jette dans ſa flamme, & il s'y brûle.

Mais ſuppoſons que ces favoris puiſſent échapper au tyran ; le Roi vient après, auquel il faut répondre, & ils ne s'en ſauvent jamais ; car s'il eſt bon, la raiſon parle alors, & comment éviter ce qu'ils méritent ? S'il eſt mauvais, au contraire, il a auſſi, comme Roi, ſes favoris, & ceux-ci ne ſe contentent pas d'avoir à leur tour la place qu'ils occupent, ils veulent encore leurs biens, & ils les font périr. Eſt-il

possible qu'ils osent servir un si dangereux maître, & qu'après eux il s'en trouve encore qui osent en approcher, & qui ne s'instruisent pas, par leur chûte, à redouter un poste misérable dans lequel on risque sa vie ? Car enfin quelle peine, quel tourment pour y rester ? songer nuit & jour à plaire à un seul homme, & cependant le craindre; toujours veiller, toujours écouter, épier, pour découvrir les intrigues, pour démêler les perfidies, faire bonne mine à tous, sans aimer personne; se méfier de tout le monde; n'avoir ni ennemi déclaré, ni ami sûr; faire croire qu'on est heureux, tandis qu'on a le cœur troublé & plein d'inquiétudes, ne pouvoir être joyeux, & n'oser être triste! quel rôle! quel supplice (1)!

Mais si l'on songe à ce qui leur en revient, combien ne s'étonne-t-on pas encore ? Toute cette vie pénible n'aboutit qu'à se faire détester du peuple, qui n'accuse pas le tyran pour l'ordinaire, mais ceux qui sont ses favoris. Les peuples, les nations, tous ont les yeux fixés

(1) Il n'est pas nécessaire de redire que la Boétie se répète souvent; mais ce qui, dans certains endroits, fait son excuse, c'est probablement sa surprise qu'il ne peut pas s'empêcher de montrer, parce qu'elle se renouvelle toujours.

ſur leur conduite; il n'y a pas juſqu'aux payſans du plus petit hameau, qui ne ſachent leur nom, & qui ne pénètrent le fond de leur ame, où ils rencontrent tous les vices; ils les regardent comme des fléaux; dans leurs prières, dans leurs diſcours ils les ramènent ſans ceſſe; ils les accablent d'imprécations, & ne font des vœux au Ciel que pour leur chûte : s'il arrive quelque grand malheur, s'il y a peſte ou famine, ce ſont eux qu'ils en accuſent; & lors même qu'ils leur témoignent quelque reſpect, ils s'en vengent dans leur cœur par l'indignation dont il eſt pénétré, & par leur mépris. Voilà comme ils ſont payés de cette vie laborieuſe dans laquelle ils n'ont pas tremblé de ſe précipiter, en cherchant la faveur du tyran qu'ils ont voulu ſervir! Voilà quelle eſt leur gloire! ils ſont ſi déteſtés, que leurs corps mis en pièces ſous les yeux du peuple qu'ils tyranniſent, raſſaſieroient à peine ce peuple, tant ſa haîne eſt profonde contre ces abominables Miniſtres; mais quand ils ſont morts, la poſtérité ſe venge, l'Hiſtoire les peint ſous les couleurs les plus odieuſes; elle fait leurs portraits d'une manière forte & vraie, & les donne à connoître tels qu'ils ont été, pour qu'ils ſoient à jamais l'épouvante & l'objet de la haîne de ceux qu'elle doit inſtruire. Appre-

tions donc quelquefois, apprenons à bien faire. Levons les yeux vers le Ciel, & tant pour notre honneur que pour l'amour même de la vertu, penſons au Dieu tout-puiſſant, qui eſt continuellement le témoin de nos actions, & qui en eſt toujours le juge. Quant aux tyrans, je ne doute point qu'il ne les puniſſe, & qu'il ne leur réſerve même un ſupplice particulier dans les enfers, ainſi qu'à leurs infames Miniſtres : car la bonté & la juſtice de Dieu, dont l'une eſt ſi grande & l'autre ſi redoutable, ſont tellement bleſſées de la cruauté de ceux qui tenoient ſa place ſur la terre, qu'il lui eſt impoſſible de faire grace à la tyrannie.

Voilà quel eſt le diſcours d'Etienne la Boétie, que Montaigne, ſon ami, recommandoit à M. de Foix, Conſeiller d'Etat & Ambaſſadeur du Roi à Veniſe; c'étoit un homme, ſuivant Montaigne, dans la lettre à ce même M. de Foix à qui il recommande ce diſcours, qui n'avoit pas ſon égal, & dont il avoit une telle idée, qu'il craint que la poſtérité ne veuille pas l'en croire. Cet éloge d'un homme tel que Montaigne eſt propre à ſoutenir ſon ami auprès de ceux qui le liront; mais je ne

fais si le langage de ce temps-là n'est pas cause qu'il ne ressemble guère aux Ecrivains d'aujourd'hui. Il a, selon moi, bien longuement écrit, pour dire qu'il n'est pas concevable qu'on souffre un tyran, & que la raison pour laquelle on le laisse subsister, c'est qu'on est né sous son empire, & qu'on ne s'oppose point aux choses auxquelles l'éducation nous accoutume : quoi-qu'il en soit, il paroît qu'il n'a eu en vue que la tyrannie ; mais il ne l'annonce point assez dès l'entrée de son discours. On diroit qu'il en veut à toute espèce de maîtres, cependant il faut qu'il y en ait, & les hommes qui en ont besoin à cause de leurs passions, seront toujours conséquemment exposés à souffrir plus ou moins de la tyrannie. Qu'on prenne toutes les formes qu'on voudra, la même chose que la Boétie dit du pouvoir d'un seul, qui, s'il est bon un jour, peut être méchant le lendemain, peut se dire de tous ceux qui gouverneront, quand ils ne seront pas extrêmement honnêtes & vertueux. Tout iroit toujours bien, si dans ceux qui occupent les grandes places on ne souffroit jamais d'injustice ; mais on n'entend que se plaindre de ceux qui y sont, & ils s'y maintiennent toujours ; ce sont eux qui gâtent les ressorts : mettez-y la probité, & tout restant comme il est, sera bientôt ré-

tabli dans l'ordre que l'on défire. Mais il n'en eft pas moins certain que tout change ; il faut des révolutions, quand ce ne feroit que pour amener celle que prédit un jeune Médecin de mes amis, dans un fort bel ouvrage qu'il doit donner un jour au public. Je n'ai pu me réfoudre à dérober au Lecteur le plaifir de lire ici cette révolution qu'il efpère, quand ce ne feroit que pour le confoler de cet efclavage qui femble devoir être durable, & qui, fi l'on en croit notre jeune Médecin, ne doit pas durer toujours.

« Dieu créa d'abord l'efpace, dit-il, enfuite » la matière; puis il forma les aftres. Après » cela il les anima; alors il forma les miné- » raux ; des minéraux il fit les végétaux, de » ceux-ci les animaux, & enfin l'homme. Dieu » lui dit : Vois l'Univers, & contemple-toi. » C'eft moi qui vous ai formés. J'ai un deffein » & un ennemi. Je veux étendre l'*être* & bannir » le *néant*. C'eft à cette volonté que l'Uni- » vers & toi devez l'être. J'ai fait avant toi » tout ce qui a pu précéder ton exiftence. Je » vais conferver ce que j'ai fait, & je n'ajou- » terai rien autre chofe à l'Univers. Mainte- » nant voici le fceptre de la création, je te le » remets ; acheve le globe fur lequel je t'ai » placé; étends l'empire de l'*être*, & bannis de

» par-tout le *néant*. Alors Dieu toucha le » cœur de l'homme, & lui ouvrit les paupières. L'homme appela l'*être*, bon & beau, » & ſous ces noms, l'*être* fut ſon idole ; il appela le *néant* laid & mauvais, & ſous ces noms » le *néant* fut à jamais ſon ennemi. Il ſentit » l'amour de ſes ſemblables, de la paix, de » la gloire, des Beaux-Arts, de tout ce qui » eſt bon & de tout ce qui eſt beau.

» Les maux à bannir ſont les maladies, la » mort, la misère, l'anarchie, l'indifférence, » l'inaction, la haîne, la guerre, l'ignorance, » l'erreur.

» L'humanité chemine à pas lents vers la » perfection ; elle arrivera enfin à la paix universelle après une longue ſuite de ſiècles. » Toutes les guerres ſervent à amener cet heureux temps. Le génie de l'humanité & de la » diſcorde ont connu & parcouru toutes les » Nations ; ils ont travaillé à l'envi, l'un à les » unir & à les polir les unes après les autres, » l'autre à les replonger dans le crime & dans » l'ignorance ; mais le ſeul réſultat de toutes » les révolutions eſt que l'humanité s'avance » lentement vers la paix ſtable & le bien général. Après tous les mouvemens contraires, » après toutes ſes chûtes, tous ſes pas en » arrière, par côté & en avant, après ſa courſe

» perpétuelle, tortueuſe, & ſouvent rétro-
» grade, laſſe & haletante, couverte de ſueur
» & de ſang, elle ſe trouve à la fin de chaque
» ſiècle, s'être approchée, en cent ans, d'un pe-
» tit pas de plus, du but auquel elle court
» ſans ceſſe, c'eſt-à-dire, de cet état où tous
» les hommes de la terre ſe connoîtront, &
» travailleront de concert à l'augmentation
» du bonheur général. Tableau rapide de l'Hiſ-
» toire des Nations ſous ce point de vue.

» L'union doit régner la plus grande poſ-
» ſible; c'eſt une des lois générales. Les génies
» de la terre jurent entre eux par la paix uni-
» verſelle qui doit régner ſur ce globe. Ils
» invitent tous les hommes à adopter leurs
» ſermens; l'art ſe porte à ſon comble, &
» l'homme enfin, ſucceſſeur & rival du créa-
» teur, a perfectionné toute la terre qu'il ha-
» bite. Après cent mille ſiècles, les pluies &
» les volcans auront applani toutes les monta-
» gnes, & par conſéquent détruit toutes les
» rivières, comblé toutes les mers, & répan-
» du les eaux ſur toute la ſurface de la terre.
» Toute la terre ne ſera qu'un marais; alors,
» l'art, héritier de la nature expirée, il n'y aura
» plus ſur toute la ſurface de la terre un ſeul
» point qui ne porte l'empreinte de la main
» de l'homme; il n'y aura plus, depuis un

» pôle jusqu'à l'autre, de montagnes, de vallons,
» de fleuves, d'îles & de lacs, que ceux que
» l'homme aura formés; il aura encaissé toute
» la mer comme un vivier; il lui aura donné
» la place, la figure, & la profondeur qui con-
» viendront le plus à la commune utilité de
» son domaine; il l'aura distribuée par des
» canaux, & traversée de digues & de ponts,
» par-tout où l'utilité commune l'aura demandé.
» Toute la surface de la terre sera un jardin
» dont les monts seront les terrasses, dont
» les mers seront les bassins. Tout agira de
» concert. L'homme fumera les rochers de
» l'Arabie Pétrée & les sables de l'Afrique
» avec les terres surabondantes d'Europe;
» tous les hommes seront une même famille;
» & tout le globe, embelli par le comble de
» l'art, sera taillé par l'homme, comme un
» diamant. L'Histoire de tous les temps &
» de toutes les Nations atteste que les siècles
» passés ont fait chacun un pas vers cet état
» de choses, à travers tous les obstacles phy-
» siques & moraux. La nature se copie sans
» cesse; mais l'art se perfectionne & ajoute
» toujours.

» Si donc la suite des siècles est infini, quel
» sera enfin ce comble auquel parviendront
» les connoissances, la concorde, & l'art aux-

» quels chaque ſiècle ajoute un dégré ? Ce
» comble n'eſt-il pas l'état dont j'ai eſquiſſé
» les premiers traits ? Il ſeroit extrêmement
» important que les hommes cruſſent à l'ave-
» nir certain de cette paix univerſelle & de
» cette perfection infinie ; leur croyance en
» hâteroit l'événement: c'eſt-là le Meſſie qu'il
» faut attendre, & dont nos vœux peuvent
» hâter la venue.

» Pour conſacrer cette promeſſe, pour en
» hâter l'effet, choiſiſſez le lieu du globe
» le plus apparent, par exemple, le ſom-
» met de la plus haute montagne ; élevez-y
» un temple dédié à la concorde univerſelle
» & future ; choiſiſſez ſur toute la terre cent
» peuples principaux. Que les hommes qui
» compoſent chacun de ces peuples, éliſent
» l'homme le plus juſte d'entre eux ; que cent
» hommes aillent, comme des Mages, habi-
» ter ce temple, & ſoient dévoués à le ſer-
» vir : là, que leur union ſoit comme le mo-
» dèle & le gage de l'alliance univerſelle que
» leurs concerts ſublimes demanderont aux
» Dieux ; que leurs myſtères en ſoient l'em-
» blême ; que leurs conſeils & leurs oracles
» en révelent les moyens ; que toutes les
» grandes alliances ſe jurent ſur leurs autels,
» & qu'ils ſoient dépoſitaires de tous les

» traités ; que la vue des feux ſacrés qui » brilleront ſur ces autels, enflamme tous » les hommes d'amour pour le bien & pour » le beau. Les temps de la philoſophie ſont » arrivés, c'eſt-à dire, de la vérité. C'eſt à la » raiſon à révéler déſormais aux hommes, des » dogmes, des prophéties, un culte, & des » lois ».
